

# Le Samedi

VOL. VI.—NO 44

MONTREAL, 6 AVRIL 1895

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

## POISSON D'AVRIL



—Si ça n'est pas honteux pour un premier avril ! De l'eau et avec un pareil soleil !

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. PERRON, BESSETTE &amp; CIE, Éditeurs Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 AVRIL 1895



## Pensées d'un Ebéniste

Ne ris ni longtemps, ni souvent, ni avec excès.

C'est dormir toute la vie que de croire à ses rêves.

L'argent, comme la femme, n'est bon que frappé.

L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître.

Quand le vin tourne, il aigrit ; quand l'homme est gris, il tourne.

La mère la plus heureuse en filles est celle qui n'a que des garçons.

Le papier brouillard est un papier qui boit ; il est généralement gris.

Le monde serait absolument désagréable s'il était vide de déceptions.

Mieux vaut essuyer une larme du paysan que d'obtenir cent sourires du ministre.

—La liberté de la presse est impossible, puisque, partout où il y a presse, on n'est pas libre.

La femme qui se fait un mérite de sa beauté, annonce elle-même qu'elle n'en a pas de plus grand.

Un homme intelligent de mes amis a écrit une pièce ayant pour titre : "Le Vaccin." Nul doute que cela ne prenne.

Réflexions d'un tramp paresseusement étalé sur le gazon : "C'est égal, j'aime mieux être en été qu'en hiver. Je ne me vois pas couché ainsi dans la neige..."

"La liberté, disait J.-J. Rousseau, n'est dans aucune forme de gouvernement. Elle est dans le cœur de l'homme libre. Il la porte partout avec lui. L'homme vil porte partout la servitude. L'un serait esclave à Genève, l'autre libre en Turquie."

## LA PRIMEVÈRE

(Pour le SAMEDI)

Les premiers chauds rayons du soleil printannier  
Ont à peine troué la neige, et le deraier  
Souffle froid n'a pu fuir encor notre hémisphère,  
Qu'une flèche d'or tombe et trausperce la terre.  
Aussi belle vraiment que le clair renouveau,  
Une fleur aussitôt brille comme un joyau ;  
Elle brave les vents, est toute radieuse,  
Lève sa tête à terre et fait bien l'orgueilleuse.  
"O jeune fille, accours ! dans mon sein virginal  
"J'ai de ce que promet l'équinoxe vernal.  
"Cueille-moi sans tarder ; brise, brise ma tige ;  
"De cet endroit d'ert emporte-moi, te dis-je.  
"Loin des regards humains ne me laisse flétrir !  
"Je veux être admirée avant que de mourir !  
"Attache-moi donc là, sur ton svelte corsage,  
"Et la première fleur va devenir le gage,  
"Charmant et parfumé, de ton premier amour."  
La belle enfant s'éloigne, et d'autres, à leur tour,  
L'assent pour butiner dans les champs, troupe heureuse,  
Oubliant de cueillir la fleur présomptueuse.

Et les jours s'enfuient gai, calmes, ensoleillés,  
Bien vite, car les mois les plus beaux sont ailés.  
Puis le temps vient, hélas ! où nul parfum décèle  
L'abandonnée au fond du val qui la recèle.  
Aux roses, aux mugets, aux myrthes, aux lis blancs  
D'exhaler leurs parfums dans les salons brillants :  
Loin des regards enfin s'épanouit, se penche,  
Toute fanée, et meurt la primevère blanche.

O vous qui, plein d'espoir, attendez le bonheur,  
Frémissez en songeant au sort de cette fleur !

ARTHUR SMITH.

## AMENÉ DE LOIN

Willie.—Dis maman, suppose qu'un jour je voyage sur la mer et qu'il arrive une tempête et que le navire fonce et que je sois jetté à l'eau sans rien pour me soutenir. N'est-ce pas que ce serait terrible.

La mère (affolée).—Oh oui, mon pauvre enfant.

Willie.—Eh bien qu'est-ce que tu en pense, si j'allais aujourd'hui à la rivière avec Marcel pour apprendre à nager ?

## AMÉNITÉS CONJUGALES

Lui.—Regarde donc Clara, cet imbécile de Boireau, qui, avec cela, est laid comme un singe. Quelle charmante femme il a. C'est bien vrai que les plus bêtes et les plus laids ont toujours les plus jolies filles.

Elle.—Oh mon ami, tu me flatte.

## PAS COMPLAISANT



McGrigou.—Eh bien ! madame Doigtscroches, qu'est-ce que vous avez donc à être si triste ?

Mde Doigtscroches.—M'en parlez pas, mon mari vient encore de se faire envoyer chez Vallée pour sept mois.

McGrigou.—Bah ! ne vous désolerez pas, sept mois, c'est si vite passé...

Mde Doigtscroches.—Justement ! Il aurait bien pu se faire condamner à perpétuité, l'animal, pendant qu'il y était !

## PROTECTIONNISTE



M. Rouleau (qui administre une correction à son héritier).—Me diras-tu, mauvais sujet, ce que tu as bourré dans ton pantalon ?

Rouleau, fils.—Hi... hi... hi... c'est des journaux conservateurs, parce qu'ils sont remplis de protection.

## UN SAVANT MODESTE

Le savant Duval, bibliothécaire de l'empereur d'Allemagne François Ier (1708-1765), répondait souvent aux questions qu'on lui faisait : "Je n'en sais rien." Un ignorant lui dit un jour :

—Mais l'Empereur vous paie pour le savoir.

"L'Empereur, répliqua Duval, me paye pour ce que je sais. S'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire n'y suffiraient pas."

## DANS LA RUE

Ah ! ça, cochér, vous ne pourriez pas être plus poli ?

--Impossible, bourgeois ; mes parents m'ont mis dans les cochers de fiacre parce que j'étais mal élevé !

## CURIOSITÉS DE LA LANGUE... VERTE

Un brave homme de paysan à l'instituteur de son village :

—Dites donc, M'sieu l'Instituteur, not' gas nous écrit qu'il a été r'toqué à s'examen d'bachot. C'est-y bon, ça ?

## APPRENTI BARBIER

Etranger.—A présent que vous venez encore de me tailler le menton pour la seconde fois, je puis bien vous dire que si vous ne rasez pas mieux vous perdrez toutes vos pratiques.

L'apprenti barbier.—Pas du tout Monsieur, le patron ne me permet pas de raser les bons clients de la maison ; il ne me laisse m'essayer que sur les étrangers.

A la gloire de la pure héroïne de Domremy, de celle qui affranchit son pays du joug de l'étranger :

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

### Petite Correspondance du "Samedi"

A. L. R. (Ste-Julie de Sommeret).—Déjà publiés précédemment. Merci.

Jos Pel. (Montréal). Merci ; sera publié en temps.

A. S. (Montréal). Merci de l'envoi. Paraîtra en temps.

H. D. (Montréal). Merci, paraîtra : prochain numéro. Bonne note prise de votre désir.

Jos. Pelletier : A. Gubrette ; Orila Boire ; Mélius ; Ludger Dagenais. Merci des envois ; paraîtront dans les plus prochains numéros.

A. B. C. (Québec). Reçu ; paraîtra dans un prochain numéro.

J. Reçu l'envoi qui est accepté et passera dans un prochain numéro. Continuez ce genre ou tout autre à votre choix.

Isidore. Certainement ; à tous les acheteurs au numéro ou abonnés ; Jeanne d'Arc paraîtra du 15 avril au 1er mai.

SILHOUETTES DU PLEIN AIR

SILHOUETTE MACABRE

(Pour le SAMEDI)

Un ciel violet et bas où passe doux, très doux — comme une vague mourante — le souffle descendant des montagnes dont on aperçoit là-bas la masse d'une nuance plus sombre.

Un vague étrange enveloppe les arbres, les haies et les demeures.

Dans la plaine, le corna de la vie et des choses L'hiver, janvier ou mars, le matin, de très bonne heure.

Dans l'air vaporeux et palpable, on dirait, au loin une tache, un point mouvant apparaît ; lentement, lentement il avance, et lentement se distingue ; le haut cheval brun, sa grosse tête baissée, marche avec lenteur ; l'homme d'une allure lourde suit, conduisant sa bête et hâtant son pas d'un claquement de langue particulier ; maigre et eslanquée, les os saillants, la pauvre vieille rosse usée par le travail, morte de misère et de faim, est traînée par le haut percheron, et le chien insouciant ferme le cortège funèbre.

Ils vont sous le ciel violet, et la neige molle, garde la trace de leur passage.

L'homme par moments, sifflait un air ancien.

Au milieu du champ vaste, et blanc toujours, le paysan détacha la chaîne du cou de la carcasse puis retourna sur ses pas.

Adieu peut être, faiblement le cheval hennit.

Après en avoir fait le tour, gravement le chien, aspergea la dépouille mortelle gisante là.

Ils se hâtaient maintenant, l'homme et le chien pour le déjeuner qui les attendait ;

Bientôt ils eurent disparu.

Insensible désormais à la douleur, délivrée de la tâche pénible de chaque jour, la bête était entrée dans l'éternel repos.

Ses yeux, verdâtres et mélancoliques où semblait errer une rêverie grossière, étaient demeurés grands ouverts et, sans voir, regardaient l'espace.

Mais la neige commençait de tomber, épaisse, du ciel invisible, ensevelissant, douce comme une caresse — l'unique — la vieille rosse morte de misère et de faim.

ALBERT LABERGE.

*Bouleau.* — Quel était donc le dernier jour de la naissance de ta femme ?

*Bouleau.* — Souvient pas ! Il y a plusieurs années passées.

EFFETS DE BARBE



Quand il rencontre une jeune fille...

Quand il rencontre sa femme...

L'Histoire de Jeanne d'Arc

sera publiée prochainement et donnée gratuitement à tous les lecteurs et abonnés du SAMEDI — Dites-le à tous vos amis.

EN CHEMIN DE FER

*La fille.* — Voyez maman, ce monsieur qui vient de descendre du char et qui se dirige vers la sortie... là... à gauche... celui qui est habillé d'un complet gris.

*La mère.* — Oui, eh bien ?

*La fille.* — C'est que, en passant sous le tunnel tout à l'heure, il m'a embrassée.

*La mère.* — Et tu ne me l'a pas dit plus tôt ? Je lui aurai demandé compte de sa conduite à ton égard.

*La fille.* — Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, maman, c'est que je pensais qu'il y avait un autre tunnel avant la gare.

LE CARNET DU DOCTEUR

L'INFLUENZA

Cette étrange affection, dont la médecine n'a pas encore réussi à fixer définitivement l'état-civil, est cependant, à coup sûr, une maladie microbienne provoquée par des germes mal déterminés, dont la virulence semble se développer sous l'action de causes mystérieuses, — cette odieuse maladie a toutes les allures d'un empoisonnement.

Pour en triompher, il faut donc, non seulement s'attaquer directement au microbe probable à l'aide d'une antisepsie interne, mais encore provoquer par tous les moyens, — purgations, sudations, diurétiques, etc., — l'élimination des poisons microbiens accumulés dans l'organisme.

Le phénate d'ammoniaque, qui a la double vertu de désinfecter le sang et de le fluidifier, est donc tout indiqué, à la dose de trois ou quatre cuillerées à soupe par jour, tandis qu'on nettoie le tube digestif avec une bonne "purgé" et les reins avec, par exemple, le benzoate de soude.

Mais comme l'influenza, relativement bénigne en soi, a la propriété funeste de réveiller les maux endormis, il faut à tout prix tonifier l'organisme, sur lequel ce fléau sournois exerce une action particulièrement déprimante ; on peut conseiller à cet égard le kola, le quinquina, les glycéro phosphates, voire même l'alcool, de préférence le genièvre, qui paraît posséder une action spécifique remarquable.

S'il y a de la fièvre, de la courbature accentuée, avec élévation de température, le sulfate de quinine (de 25 à 30 centigrammes par jour au moment du repas du soir) est le remède par excellence contre l'influenza.

Surtout, au mépris d'une légende fâcheuse, n'abusez pas de l'antipyrine.

Veillez aussi à ce que les fonctions de la peau, qui est comme un vaste poumon supplémentaire étendu à la surface extérieure du corps, s'accomplissent régulièrement.

DOCTEUR OX.

ÇA N'ÉTAIT PAS LUI QUI PAYAIS

*Gogo.* — Vous croyez qu'il n'y a pas de quoi se fâcher ! Comment vous me devez \$100 depuis six mois et je vous trouve hier au Vienna Café, mangeant du homard et sablant du champagne.

*Piqueassiette.* — Ah vous n'allez pas me faire l'injure de croire que c'est moi qui payais !

*Elle.* — Enfin, pour quelle raison les Américaines sont-elles plus recherchées que les Anglaises par les Anglais titrés ?

*Lui.* — Bien simple. Elles ont plus de dollars et moins d'esprit.

DANS UN DE NOS GRANDS HOTELS

*Le garçon (dans le porte-voix de la cuisine).* — Chef, changez cette côtelette en steak...

*Le chef (hurlant).* — Pour qui me prend on ? Je suis chef de cuisine et non pas prestidigitateur. Adressez-vous à Hermann.

DIFFICILE, MAIS PAS IMPOSSIBLE



Le père Penoute qui n'a jamais vu de la lumière électrique, essaie de l'éteindre en soufflant dessus. Il a eu beaucoup de mal mais il y a réussi quand même.

## POUR LUI PLAIRE



Le mari. — Tu es vraiment charmante dans cette robe, ma chère Anna, mais que cela coûte d'argent !

Elle. — Oh mon ami, ne parlons donc pas d'argent puisque cela te fait plaisir !

## CAUSETTE

(Pour le SAMEDI)

Ce matin, maman m'a grondée. Mon petit frère avait déchiré son bas, en glissant, et comme elle était fort occupée, elle me dit :

— Eglantine, prends donc de la laine et une aiguille et reprise le bas de ton petit frère.

J'étais bien embarrassée... je n'ai jamais appris à repriser, moi ; et je ne voulais pas dire à maman que je n'en étais pas capable : elle eût certainement ri de moi. Cependant ce n'est pas de ma faute. Je viens de sortir du couvent, je suis graduée, j'ai eu quatre prix l'an dernier. On nous enseigne à coudre, au couvent, et j'étais forte en couture : si je me rappelle bien, c'est moi qui ai eu le second prix, la première année de mon cours. J'avais bordé un petit tablier de mousseline que je conserve encore, tant j'étais fière d'avoir surpassé mes compagnes ; et nous étions nombreuses : au moins douze !

Oui, nous apprenions la couture ; et ces bonnes religieuses se donnaient bien du mal pour nous empêcher de parler durant toute une heure de travail.

Mais nous n'avions de la couture que la première année : quand on grandit il faut apprendre autre chose ; aussi quand on nous a dit que nous allions étudier la géométrie, l'algèbre, la chimie et l'astronomie, avons-nous vite laissé de côté cette ennuyeuse couture. Et c'est cela que maman me reproche ; elle me blâme amèrement de ne savoir pas repriser. Et d'ailleurs nous aimions bien mieux faire des mousselines et je regrette de n'avoir pas terminé mon petit tablier blanc.

Et puis l'astronomie et la botanique, c'est autrement amusant que la couture. La géométrie et l'algèbre me déplaisaient souverainement, par exemple ; je n'ai jamais pu me mettre dans la tête le carré de l'hypoténuse et cette procession d'*X* et d'*Y*, plus grands les uns que les autres et tous aussi insignifiants ; mais l'astronomie nous amusait beaucoup et aussi nos institutrices avaient-elles le don de nous rendre sages, toute une leçon d'élocution, en nous promettant que le soir, s'il faisait beau, après le coucher des petites, les grandes monteraient sur le toit pour étudier les planètes avec de beaux télescopes tout neufs, que ces bonnes sœurs avaient achetés exprès pour nous. C'est plus amusant que de se piquer les doigts à repriser des bas et ça prépare mieux aux rêves de la nuit.

Toujours est-il que je ne sais pas repriser ; aussi je vous assure sincèrement que j'étais bien embarrassée, bien troublée, ce matin, et je serais

fort en peine de vous répéter ce que je dis à maman quand elle vient voir si le bas était reprisé. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'elle était furieuse.

— Ça n'a pas de bon sens, disait-elle, les jeunes filles devraient bien apprendre la couture, la cuisine et l'orthographe, au lieu de ces sciences qui les rendent ridicules...

Et cela, parce que j'ai eu le malheur de faire quelques petites fautes de grammaire dans une lettre que je lui avais écrite au couvent. Parce que je n'ai pas la patience de rester des heures entières près du poêle, à la cuisine, elle dit que c'est insensé :

Il est vrai que je ne sais pas bien la cuisine, mais on ne parle pas de cuisine ; dans les salons, et l'on n'a pas le temps de tout apprendre en huit années d'études...

Certes, c'est plus agréable de se rendre compte des phénomènes de la nature que de se faire rôtir devant un grill pour préparer des mets à des convives qui font la grimace sur tout et ne trouvent rien de bon.

N'est-ce pas, lecteurs, que vous êtes heureux, lorsque la nuit, rêvant aux étoiles, vous pouvez dire : là-haut, ce char lumineux, c'est la Grande Ourse, un peu plus loin la petite ; et ce côté les trois Rois-Mages et plus loin Jupiter. Voulez-vous trouver l'étoile du Nord parmi ces milliers d'étoiles qui trompent

l'œil le mieux exercé ? En ligne droite avec les deux dernières roues du char de Pharaon, à une distance égale à cinq fois la mesure qu'il y a entre les deux roues, vous l'apercevez brillante, montrant son chemin à l'aventurier qui a perdu sa boussole ou au voyageur qui n'a pas la mousse des arbres ou des rochers pour lui indiquer le Nord.

Il faut bon de contempler l'éclat des astres, de percer du regard ces nébuleuses palissantes qui se cachent, à nos yeux indiscrets, derrière un nuage complice.

N'est-ce pas que c'est gentil de savoir expliquer la croissance de la lune, la disposition de ses cornes d'or et la vivacité de son disque d'argent ?

Comment ces pauvres paysans qui ne savent pas la distance des étoiles et la nature de cette Phébé qui leur sourit, peuvent-ils rêver par ces belles nuits d'août, radieuses de mille clartés ?

En passant dans un pré, quelle jouissance y a-t-il à effeuiller une marguerite si nous ignorons que cette fleur mignonne et délicate, au capitule radié, se nomme le pyrèthre leucanthème et qu'elle est de la tribu des corymbifères ? Et frôlant un buisson de roses, quelle saveur peut avoir le parfum de la fleur, si notre scalpel ne l'a pas déjà diséquée pour nous faire voir sa construction merveilleuse ? Quelle poésie peuvent inspirer ses pétales immaculés si on ne sait pas qu'ils sont sessiles et que les roses sont des fleurs terminales, solitaires ou disposées en corymbes ; que

sa corolle est polypétale ; que son calice supérieur est tubulé et a cinq lobes souvent divisés et pinnatifides ; que ses étamines atteignent parfois le nombre de quatre cents ; que ses ovaires sont insérés sur le fond de son calice, libres, uniloculaires, à un seul ovule pendant.

Mais je l'aime la petite rose, quand je sais qu'elle a plus de deux cents sœurs dont la taille et le teint différents peuvent être encore modifiés par un soin minutieux et par la culture que je leur donnerais à ma manière.

Que vous importe de recevoir un objet, si vous ne pouvez pas dire que son calice est monosépale et infère, que ses pétales sont ongiculés, que sa corolle est formée de cinq folioles, que son pistil est double et que sa fleur est bractéolée ?

Quelle assurance avez-vous, lecteurs, en cachant un billet doux, si vous ne savez pas que cette combinaison de gomme laque et de térébenthine, si simple en apparence, a le pouvoir de rendre inviolables les secrets de votre cœur, et que cette cire se ferait mettre en pièces avant de livrer à une main sacrilège vos sensations les plus sacrées et vos épanchements les plus intimes.

Quand l'allumette foud la cire, ce minuscule bout de bois, tout insignifiant qu'il soit, n'a-t-il pas plus de valeur à vos yeux, lorsque vous savez ce que cela coûte de labeurs à des milliers d'ouvriers pour se procurer, à vil prix, ce petit objet que vous semblez mépriser ? L'industrie humaine ne paraît-elle pas plus merveilleuse à votre esprit quand vous savez que par le frottement de l'allumette on enlève l'enveloppe de peinture qui recouvre cette partie presque imperceptible de phosphore, qui s'enflamme au contact de l'air et produit la flamme, laquelle met le feu à un cierge bénit ou à une bombe de dynamite. Et cette flamme, et ce phosphore dont vous êtes si prodigues, messieurs les fumeurs, n'en seriez-vous pas plus économes si vous songiez à ce qu'il a fallu de travail pour vous le transmettre, ce fétu qui entretient votre passion ?

Ne savez-vous pas que ce phosphore, que vous

## NOS DOMESTIQUES



Betsy. — Madame est une chipie et je ne me gênerais certes pas pour la mettre à sa place.

Nelly. — J'aimerais mieux la mettre à la mienne.

gaspillez si volontiers ; vient tout d'abord de la cendre d'os que l'on traite par l'acide sulfurique étendu ; que le phosphate tricalcique qui est le phosphate de chaux des os, se convertit par l'acide en un phosphate monocalcique que la filtration sépare du sulfate de calcium ; qu'ensuite cette solution évaporée est mêlée avec du charbon ; qu'on fait chauffer le tout jusqu'au rouge après l'avoir desséché ? C'est alors que le phosphate monocalcique se change en métaphosphate en perdant deux molécules, d'eau ; puis enfin, par la calcination en présence du charbon, ce métaphosphate calcique se décompose pour donner de l'oxyde de carbone, et laissant un résidu de pyrophosphate calcique, nous donne à l'état libre, ce phosphore qui tire son nom de la lumière qu'il jette dans l'obscurité. Les grecs l'ont appelé " qui porte la lumière " et la langue française nous l'a présenté sous le nom que nous lui connaissons tous. N'est-ce pas que c'est beau de savoir tant de choses ? et n'est-il pas vrai que vous serez plus économes, désormais ?

Maman est excellente cuisinière ; elle nous a fait un civet, l'autre jour... je ne vous dis que ça ; mais elle serait bien en peine si je lui demandais la composition du lait, la classe de ces herbes ou le tempérament de Vénus !...

Pourtant elle m'a grondée et j'ai pleuré !

Lecteurs, si vous voyez maman, dites-lui que c'est nécessaire de savoir ces choses-là ! Il est vrai que la couture et la cuisine en souffrent un peu, mais c'est si beau ! Aussi maman avait bien peu de raison de me faire des reproches...

Je vais lui expliquer tout de suite comment il se fait que je ne sache pas reprendre le bas de mon petit frère. J'espère qu'elle oubliera mes imperfections et qu'elle ne me grondera plus quand je lui aurai montré comme j'ai bien employé mes années de pensionnat ; et elle ne s'irritera plus contre ces bonnes sœurs qui nous enseignent de si jolies choses.

EGLANTINE.

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

avec les magnifiques illustrations de Barrias, de Curzon, de Frémiet, J. P. Laurens, de Rochegrosse, etc., est la plus intéressante qui ait encore paru.

### BIEN A ELLE

—Est-ce que mademoiselle Julie a des cheveux artificiels ?

—Oh, non. Ce sont bien des cheveux humains, de vrais cheveux.

—Parfaitement, mais je veux dire sont-ils bien à elle ?

—Mais oui, certainement, même que je les lui ai vu payer au coiffeur.

### TOUS CATHOLIQUES

*Nouveau pensionnaire (à sa maîtresse de pension).*—Est-ce que le monsieur qui occupe la chambre à côté de la mienne est somnanbule ?

*Maîtresse de pension.*—Oh non, monsieur ! Je le connais parfaitement lui et sa famille et, depuis plusieurs générations, ils sont tous catholiques.

### DISTINCTION NÉCESSAIRE

Guibollard, devenu commerçant, a fait peindre au-dessus de la porte de son magasin : *Guibollard frère.*

" Mais, lui dit quelqu'un, je croyais que vous n'aviez qu'une sœur... "

—Justement, répliqua Guibollard, c'est pour qu'on ne me confonde pas avec elle."

*Tramp.*—Il y a un an je suis venu ici et vous m'avez donné un vieux paletot, mais je suppose que vous ignoriez qu'il y avait un billet de \$50 dans une des poches ?

*La dame.*—Grand merci ! Et vous l'avez rapporté ?

*Tramp.*—Je ne pense pas ; je venais voir si vous aviez encore un paletot semblable à me donner.

## AMOUR ET GOURMANDISE



Légende sans paroles.

### CE QU'ON ENTEND AU BUREAU TÉLÉPHONIQUE

*Le timbre d'appel retentit vigoureusement.*  
*La nouvelle employée.*—Hallo ! Quel numéro, s'il vous plaît ?  
*Voix nasillard.*—Cent quinze.  
*L'employée.*—Comment dites-vous ? Je n'ai pas compris.  
*La voix.*—Un cent !...  
*L'employée.*—Oui...  
*La voix.*—Et quinze !...  
*L'employée.*—Très bien ! Voici le cent ; le quinze est engagé pour le moment.

### COMPARAISON

Phrase extraite d'un roman-feuilleton publié par un journal de langue française au Canada :  
 " L'usage immodéré de la pipe lui avait fait les dents noires comme celles d'un corbeau ! "  
 Peut-être après tout n'y a-t-il là qu'une coquille, pour comme les ailes d'un corbeau ; mais elle est bien bonne !

Une vieille fille montre un perroquet à un visiteur :  
 —Tel que vous le voyez, il a près de cent ans, dit elle.  
 —Ah ! fait l'autre, il est encore bien vert pour son âge.

*L'ami.*—Oh Jack, est-ce que ton oncle à héritage s'est rappelé de toi en faisant son testament ?

*Jack.*—Oui, il a mis une clause requérant ses exécuteurs testamentaires de collecter toutes les sommes qu'il m'avait prêtées.

### Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

### V CHARITÉ

Vous sortiez de l'église et, d'un geste pieux,  
 Vos nobles mains faisaient l'aumône au populaire,  
 Et sous le porche obscur votre beauté si chère  
 Aux pauvres éblouis montrait tout l'or des cieux.

Et je vous saluai d'un salut gracieux,  
 Très humble, comme il sied à qui ne veut déplaire.  
 Quand, tirant votre mante et d'un air de colère  
 Vous détournant de moi, vous couvrirez vos yeux.

Mais Amour, qui commande au cœur le plus rebelle,  
 Ne voulut pas souffrir que, moins tendre que belle,  
 La source de pitié me refusât merci :

Et vous fûtes si lente à ramener le voile,  
 Que vos cils ombrageux palpitérent ainsi  
 Qu'un noir feuillage où filtre un long rayon d'étoile.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

## THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



La glace artificielle

## La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Un domestique irréprochable :

—Jean, je suis fatiguée de votre négligence. Regardez moi cette poussière étalée sur tous les meubles. Elle date de six mois aux moins !

Jean, très digne :

—Alors ce n'est pas à moi qu'elle incombe. Madame sait qu'il n'y a que trois mois que j'ai l'honneur d'être à son service.

Petit dialogue du soir.

—Pourquoi, chère amie, suspendez-vous chaque soir vos boucles d'oreilles au mur ? Croyez-vous que ce soit là leur place ?

—Parfaitement, mon ami. Ne dit-on pas que les murs ont des oreilles ?

Et les fonds italiens baissent toujours !

O'est ce qui explique et excuse cette mélancolique exclamation cueillie hier au vol sous le péristyle de la Bourse :

—A quel cours, l'Italien ?

—Ah ! mon ami, un cours... bouillon !

Dans quelques jours, ils vont se marier.

—Eh bien ! monsieur Jules, vous ne regrettez pas votre vie de garçon ?

—Oh ! mademoiselle, la cuisine des restaurants est si mauvaise !

—Une place d'inspecteur !... mais inspecteur de quoi ? Avez-vous quelques aptitudes ?

—Je les ai toutes... je suis ancien député.

—Votre maîtresse est-elle chez elle ?

—Elle m'a dit qu'elle n'y était pas pour la dame qui a les cheveux teints couleur queue de bœuf. C'est-y vous ?

Gratuitement ! gratuitement ! gratuitement !

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

Magnifique prime offerte par le SAMEDI à tous ses abonnés et lecteurs.

Ernest Lefèvre qui vient de mourir, était un fin causeur et un commentateur mordant.

On parlait devant lui d'un mauvais écrivain qui passait pour émarger aux fonds secrets :

—Il s'est vendu, disait quelqu'un.

—Alors, il a plus de chance que ses livres.

—Taisez-vous donc, madame ! vous ne pourrez jamais garder un secret.

Madame, froissée.—J'ai su pourtant garder ceci secret : que l'alliance que vous me donniez lors de notre mariage était en doublé.

—Je vois sur la carte : bordeaux à un franc et neuf francs. Quelle différence entre ces vins ?

—Monsieur n'a qu'à soustraire.

—Saluer sans ôter son chapeau ! Mais, monsieur, ça serait la fin de la vieille politesse française !

—Vous êtes gentilhomme ?

—Non, monsieur, je suis chapelier.

S. crats, cet homme discret,  
Que toute la terre révère,  
Allait dîner au cabaret,  
Quand sa femme était en colère.

Au greffe de la prison de Melun : on y amène un affreux voyou, condamné pour cambriolage à trois ans de réclusion.

Le directeur.—Vous savez, sans doute, que le travail est obligatoire pour tous, mais nous préférons — et vous aussi, sans doute — vous employer dans ce que vous savez faire...

—Merci, m'sieu le directeur.

—Quelle est votre profession ?

—Aéronaute, m'sieu le directeur.

Au Musée du Louvre, une gentille petite institutrice tâche de compléter l'éducation artistique de M. Calino, qu'elle a épousé dernièrement.

—Ça... c'est un Rubens !... et ça un Rembrandt.

Silence admiratif... puis, timidement, Calino demande :

—Ils ont été peints par le même, n'est-ce pas ? on s'en doute tout de suite !

Deux amis de collège causent mariage :

—Alors, tu crois qu'avec le caractère que j'ai, je ne pourrai jamais vivre avec une femme ?

—Dis pas ça... je me demande seulement si une femme pourra vivre avec toi.

M. le préfet est en tournée.

Arrivé à X... et désirant connaître le nom du capitaine des pompiers, il dit au maire :

—Et les pompiers ont à leur tête ?

—Un casque, m'sieur le préfet.

—Fort aimable à vous, chère comtesse, de m'avoir compris dans vos listes d'invités...

—Oh ! mon cher ne me remerciez pas, j'invitais tout le monde !

Le capitaine, au réserviste qui déjà veut tirer au... renard

—Je n'aime ni les fricoteurs ni les recommandations, j'aime l'homme... néanmoins vous serez placé dans ma compagnie ; et vous vous tiendrez à l'œil, si vous ne voulez pas bouffer de la bite jusqu'à plus soif.

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

paraîtra dans le SAMEDI à raison de 8 pages in-octavo, encartées dans chaque numéro, pagination à part, titres, préface et table des matières.

—Je viens de la Bourse...

—Eh bien... quel résultat ?

—Victoire ! tout est perdu... fort l'argent !

X..., qui est haut comme ma botte, s'écrie au récit d'une histoire palpitante :

—J'en tombe de mon haut !

—Bon, dit sa femme, il ne se fera pas grand mal.

Les policiers d'outre-Manche jugés par le Punch :

Un sergent.—Constable Dickson, quelle heure est-il ?

Le constable.—Sais pas. J'ai pas de montre.

—Pas de montre ! ah ça ! depuis combien de temps êtes vous dans la police ?

—Depuis six semaines.

—Depuis six semaines... et pas encore de montre ?

—Je vais vous dire, sergent, c'est que je n'ai pas encore été de service de nuit !

—Avez-vous une chambre ?

—Oui, au cinquième.

—Et dire qu'on appelle cela descendre à l'hôtel !

## NOS DOMESTIQUES



—Vraiment madame, il ne faut pas me dire que ce torchon-là est sale... c'est celui avec lequel je me lave la figure !

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 ets la bouteille, en vente partout



Rebecca.—Zalomon ! Zalomon ! Réveille-toi donc ! Du n'entends-tu pas... là... zous le lit... il y a quelqu'un qui ronfle... un fouleur...  
Solomon.—Dais toi donc Rebecca !... laissez-le dormir... on lui vera bayer son champre demain matin !

## CHRONIQUE MONDAINE

La politesse améliorée, élève, parce que son essence est l'amour et le respect du prochain ; c'est la raison pour laquelle, quand un aimable appel a été fait à notre vieille expérience, nous n'avons pas hésité à accepter la tâche de consacrer quelques chroniques mondaines à l'art du savoir-vivre tel qu'il se pratique en France, le pays de la politesse classique.

Ce que nous entreprenons, c'est la codification, pour ainsi dire, des règles de l'élégance, de toutes les nuances du tact constituant, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, dans toutes les classes de la société et dans toutes les circonstances de la vie, tant officielle que familiale, le vade mecum de l'homme et de la femme du monde.

Ce serait notre plus belle récompense si, après avoir lu quelques unes des causeries que nous nous proposons d'écrire pour le SAMEDI ; nous avons été utiles à quelques uns ou à quelques unes, en les guidant à travers les usages réjouis, les coutumes modernes, les formules nouvelles.

N'oublions pas, qu'au siècle le plus poli de la bonne société française, — j'ai nommé le XVIIIe, — la *Civilité puérile et honnête*, terminait toujours l'éducation des jeunes filles et des jeunes hommes bien nés.

La spirituelle marquise de Créquy disait à ce sujet :

« Il y a telle formule d'usage qui ne s'est bien imprimée dans mon esprit que moyennant la lecture de la *Civilité puérile et honnête*. »

Comme nous serions fière si quelqu'une de nos lectrices en disait un jour autant de nos chroniques !

Ceci dit, entrons simplement en matière en commençant par les obligations mondaines qu'entraînent les principales cérémonies, tant religieuses que civiles, qui accompagnent les actes les plus importants de notre existence.

Et d'abord la naissance. Il est indispensable, pour les parents d'un nouveau-né, d'adresser, à toutes les personnes qu'elles connaissent et quelque soit le genre des relations, un billet de faire-part de cette naissance. Ce billet s'envoie quinze jours après la naissance de l'enfant.

On attend généralement le rétablissement complet de la mère, à moins que la santé de l'enfant

ne donne des inquiétudes, pour procéder à la cérémonie du baptême.

Quand à ce qui est des relevailles, qui se font la veille du baptême, c'est un acte purement religieux et je ne connais que les relevailles d'une Reine d'Espagne, qui prennent un air d'événement et soient célébrés avec éclat.

Tout ce qu'on peut en dire, c'est que la mère qui se présente à l'église avec son enfant en cette circonstance, doit être très simplement vêtue.

L'enfant est porté par la garde ou par la nourrice.

Les femmes de la famille ; — celles qui sont mariées — assistent seules aux relevailles.

BLANCHE DE SAVIGNY.

## MOTS D'ENFANTS

Un pasteur expliquait, au jeune prince héritier d'Allemagne, âgé de 8 ans, les éléments de l'Évangile — Tous les hommes, lui dit-il — sont des pécheurs. — Mais l'empereur mon père en est-il aussi un, — répondit l'enfant.

— Certainement, — dit le pasteur, — tous les hommes vous ai-je dit, et il n'y a d'exception pour aucun, qu'ils soient riches, pauvres, infirmes ou puissants.

— En tous cas, — répondit le petit prince, — je suis bien sûr que ma mère n'en est pas un.

Petit Paul, que l'on a mené au Jardin d'Acclimatation, s'arrête pensif devant le dromadaire, puis s'écrie tout à coup :

— Tiens ! les animaux ont aussi leur polichinelle !

La petite Lili a été passer la journée chez sa tante, où les gâteaux et les friandises de toutes sortes n'ont pas manqué. Pourtant, au retour, sa maman la trouve distraite et songeuse.

— A quoi songes-tu, ma chérie ?

— Je songe que quand j'aurai des enfants je leur donnerai beaucoup de tantes.

Petit Paul regarde passer un régiment sur le boulevard. Il bat des mains avec enthousiasme, puis, au bout d'un moment :

— Ceux qui ne font pas de la musique, à quoi qu'ils servent, dis, papa ?

## ENTRE BONNES AMIES

Emilie.—Un conseil, Julie ; je voudrais faire une surprise à Edouard avant notre mariage. Que me conseilles-tu ?

Julie.—Ne mets pas tes fausses dents pour une fois.

## QUITE POUR LA PEUR

Le docteur (remuant la tête).—Non, mon cher monsieur, je ne puis rien faire pour vous.

Le client (effaré).—Comment, docteur, rien du tout ! En suis-je donc à ce point ? Rien ! Rien !

Le docteur.—Rien du tout. Vous êtes en parfaite santé.

La plus magnifique épopée de l'histoire française.

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

racontée par l'image.

## THEATRE-ROYAL

La compagnie de nouveautés de Gus Hill est au Théâtre-Royal cette semaine ; à chacune des représentations la salle était bondée de spectateurs. Gus Hill a la réputation d'avoir les talents les plus en vogue dans le vaudeville, et cette saison, il n'a pas plus qu'aux précédentes, déçu son public.

Gus Hill anime la représentation avec ses masques et les voltiges incomparables qu'il leur fait accomplir ; Swan et Bambord suivent comme acrobates comiques.

Estelle Wellington, chanteuse et danseuse, tient le public sous le charme de son talent.

Les vieux favoris Nelson et Milledge sont de même très appréciés.

Les musiciens comiques Montague et West tiennent le public sous le charme pendant vingt minutes entières.

Dryden et Mitchell ; Frank Appel ; Billy Carter ; Wills et Halpin ont un grand succès.

La représentation se termine avec les merveilleux Hacker et Lester sur le bicycle. Leur grand tour, tête contre tête en équilibre, est absolument extraordinaire ; cela seul vaut le prix de l'entrée.

La semaine prochaine : *Peck's Bad Boy*.

## BONNE PREUVE



*Elise.*—Et qu'est-ce qui te fait croire qu'ils sont fiancés.  
*Julie.*—Ça n'est pas difficile à voir, puisqu'au lieu de la mener au théâtre il la mène à l'église.

## ENTRE LE CIEL ET L'EAU

MA PREMIÈRE ASCENSION

(Suite et fin)

## II

Muette d'horreur, affolée, — je le devinai sans le voir, car les doigts de ma campagne, qui m'avait instinctivement saisi le bras, enfonçaient leurs ongles dans mes habits et dans ma chair — elle me lâcha soudain, se baissa et essaya de jeter par dessus bord un des lourds sacs de lest qui garnissaient la nacelle.

Je la saisis à bras le corps, n'ignorant pas qu'un délestage nouveau allait augmenter notre envolée vers les grandes hauteurs ; mais, d'eux-mêmes, ses bras retombèrent inertes et elle s'affaissa mollement.

Moi-même, en proie à un malaise fort douloureux, je jetai sur le baromètre un coup d'œil d'angoisse.

Sensiblement, la pression atmosphérique diminuait : nous venions de dépasser seize mille cinq cents pieds.

Dans l'air, l'oxygène se raréfiait ; j'éprouvais alors une sensation ressentie déjà sur les hautes cimes.

—Mademoiselle ! — Appelaient je, en essayant de relever la jeune fille. Mais ce fut vainement, car j'étais sans forces. Mes jambes flageolaient ; ma tête retombait sur mes épaules ; je ne percevais plus l'existence de mon être.

Je me traînai pourtant jusqu'au baromètre et vis avec effroi que la pression était descendue à *zéro trois cent trente-huit* ; ce qui indiquait une hauteur de vingt-un mille quatre cents cinquante pieds, l'altitude du Chimborazo ou de la chaîne des Kowen-Laun.

A la lueur de la petite lampe du baromètre, je remarquai que mes mains noircissaient et se tuméfaient. Mon pouls comptait l'in vraisemblable nombre de cent trente-six pulsations ; en même temps qu'une insurmontable envie de dormir avant-coureuse de l'asphyxie, l'insensibilité cadavérique me gagnait...

C'était ce terrible *mal des hauteurs* bien connu des aéronautes, dont j'avais lu la description dans divers ouvrages spéciaux et que les aéronautes Glisher, Coxwell, G. Tissandier, Sivel et Crocé-Spinelli, (ces deux derniers en étaient morts) avaient éprouvé à des altitudes plus ou moins élevées.

J'eus pourtant la volonté de tenter quelque chose pour nous sauver.

N'y avait-il donc pas quelque soupape que l'on put tirer pour vider le ballon et le mettre en descente, tout au moins enrayer cette terrible ascension ?

Mais, en me haussant péniblement pour chercher cette bienheureuse corde, je me sentis enveloppé d'un froid terrible.

Des glaçons couvraient le bordage et le cercle du *Sydney* et le mercure du thermomètre tombait à vingt-quatre degrés centigrades au dessous de zéro...

Je compris clairement alors que c'était fini et, sans plus essayer de réagir, je fermais les yeux et m'abandonnai...

A l'horizon, bas et lointain, s'avivait une lumière éclatante et bleue...

Quand je revins à la notion des choses, un magnifique clair de lune illuminait la nuit ; mes yeux, en se portant machinalement autour de moi, découvraient, au bord de la nacelle, un petit ballonnet de soie vernie attaché par une courroie. Il portait une étiquette : *Oxygène à 75*...

C'était le salut... car je n'ignorai pas les travaux de l'illustre physiologiste Paul Bert et que quelques inhalations de cet air suroxygéné devaient m'apporter la vie, avec la vigueur.

Je saisis donc le ballonnet aussi vite que j'en fus capable et, dévissant en tremblant son obturateur de cuivre, je l'appliquai à ma bouche et j'aspirai longuement...

...J'étais sauvé, et la vie pénétrait à nouveau en moi avec le précieux fluide...

Je songeai de suite à mon infortunée compagne et, me dirigeant vers elle d'un pas déjà plus assuré, je lui introduisis avec peine, le mince goulot entre les lèvres, — des lèvres que je vis horriblement noircies et épaissées — goulument elle aspira à plusieurs reprises et, comme moi, revint au sentiment de l'existence.

Je dus lui reprendre de force cette source ineffable de vie et ce fut alors, entre nous, un manège étrange d'affamés féroces.

Au dessous du *Sydney*, très profondément, la vive clarté de la lune me permettait d'apercevoir de vastes ondulations, de grande cirques fantastiquement éclairés, que, de cette hauteur, je jugeai devoir être les Montagnes Bleues ; nous

nous trouvions donc entraînés à une cinquantaine de milles au couchant de Sydney.

De sang froid maintenant et complètement remis, j'avisais au plus court moyen de mettre fin à notre voyage forcé.

D'autant plus que, réconforté et sauvé de l'asphyxie, ma jeune compagne criait à m'assourdir :

—Je veux descendre, monsieur le français ! Je vous répète que je veux descendre !...

Moi aussi, parbleu, je voulais descendre. Mais, raisonnablement, je ne pouvais crever notre ballon pour satisfaire à ce bien légitime désir.

Sans perdre davantage de temps, je cherchais la bienheureuse corde de la soupape et, après avoir tiré plusieurs manœuvres, espérant ainsi découvrir la bonne, je dus enfin réussir, car ma compagne qui, courageusement, s'était levée et examinait le baromètre, s'écria joyeusement en battant des mains :

—L'aiguille tourne à gauche maintenant, nous descendons, Monieur, nous descendons !...

Nous descendions en effet et l'on s'en apercevait bien au courant ascendant d'air froid qui nous frappait au visage, non moins qu'à l'aiguille du baromètre qui tournait sans interruption.

Peu à peu, à mon grand contentement, l'aiguille franchissait, en sens inverse ces terribles chiffres, qui, quelques instants avant, nous indiquaient la montée.

—Voilà dix-sept, seize, quinze mille pieds... puis douze mille, onze, dix mille...

A présent, j'appuyais plus délicatement sur la corde de soupape, afin d'éviter une descente trop brusque.

J'avais remis à ma compagne le soin de peser, de temps à autre, sur la corde et je m'occupai de préparer, le mieux que mes faibles connaissances en aérostation me le permettaient, la descente que je prévoyais devoir être rude ; j'avais placé en dehors du panier d'osier les deux cordages, soigneusement lovés, attachés par une extrémité au cercle d'acier et, portant à l'autre les grappins que je me réservais de jeter au moment favorable.

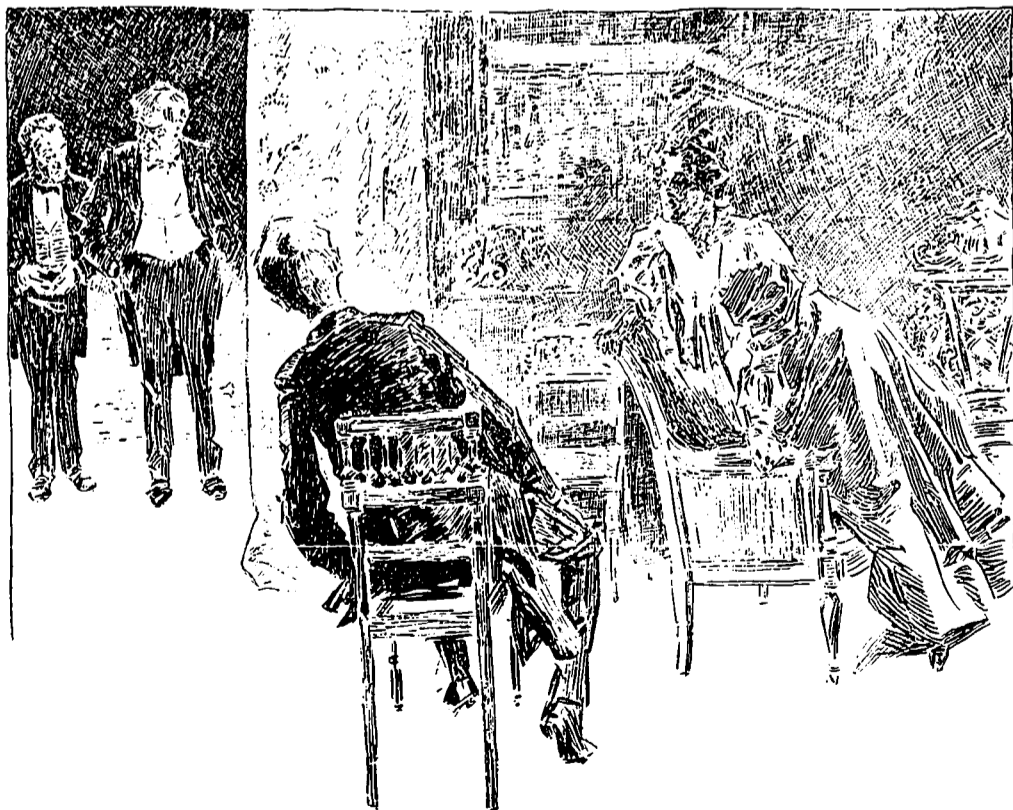
Ma compagne, l'œil fixé au baromètre, m'annonçait les hauteurs décroissantes par où passait le *Sydney*

—Neuf mille pieds... huit mille, sept... six... cinq... quatre mille pieds...

Moi j'accumulai à ma portée tous les sacs de lest qui garnissaient la nacelle.

Deux mille pieds... quinze cents... mille pieds... cinq cents...

## TERRIBLE ENTREVUE



*Lui.*—Vrai, Emilie, je ne sais pas du tout ce que je vais dire à votre père ?  
*Elle.*—Cela n'est pas bien difficile ! Il n'y a qu'à dire : Mr Duurin, je voudrais me marier avec votre fille, et papa dirait le restant.



LA NÉCESSITÉ REND INGÉNIEUX  
(Histoire de deux chapaux et d'un jeune homme enrhumé.)



I  
A l'Opéra français.—Pendant le premier acte.



II  
Au deuxième acte.

A ce moment et comme la descente me paraissait trop rapide, je priai ma courageuse compagne de cesser le jeu de la soupape et, quelques minutes après, je commençai à jeter du lest pour amortir la descente.

Un champ de vignes était alors sous nous, à la modeste altitude de trois cents pieds et le Sydney descendait majestueusement et presque en ligne droite.

Nous sommes enfin près de terre, je précipite les deux grappins... le cordage qui les soutient se développe rapidement... un choc... puis un second... Une très légère brise de terre, un souffle, nous traîne doucement à la surface du champ ;... encore un choc... l'un des grappins a mordu et le Sydney, complètement maîtrisé maintenant, aux trois quarts vidés et offrant, au léger vent qui souffle, la concavité de son enveloppe, se penche gracieusement.

III

Nous sommes à Tong-Gabbie et, après que j'ai ouvert la porte de la nacelle qui nous a donné asile pendant deux longues heures, ma compagne en sort gravement, me salue d'un geste court, guindé et s'éloigne, sans vouloir accepter le bras que je mets à sa disposition, jusqu'au village le plus prochain.

Voilà le récit, assez émouvant, de ma première ascension, j'en ai fait pas mal depuis, mais, comme je le disais en commençant ce récit, aucune, même des plus périlleuses que j'ai accomplies et que je vous narrerai peut être quelque jour, ne m'a laissé impressions plus profondes... Il est vrai que c'est la seule dans laquelle j'ai eu une dame comme compagne de route !

J'ai souvent revu Miss Arabella Lepton, à la famille de laquelle je me suis fait présenter par lord Loftus

Après mûres réflexions, l'originale jeune fille ne m'a que très imparfaitement pardonné d'avoir eu l'audace, de lui ayant pas été présenté, d'appliquer ses lèvres au goulot du ballonnet sur lequel les miennes s'étaient auparavant posées... (?)

Après avoir pesté en moi-même contre cette manifestation de la pudibonderie britannique, je me suis dit qu'après tout on pouvait se consoler facilement de l'aventure et de sa conclusion peu romanesque.

Mais le plus amusant, ou le plus triste si vous le désirez, c'est que je ne suis pas très certain encore de m'en être bien consolé.

Et il y a vingt ans de cela !

L. PRÉCOURT.

PRESQU'UNE TRAGÉDIE

ACTE I

Dans un appartement de la rue St-Denis.

—George !  
—Oui, chère.  
—Tu vois cet échantillon de soie rose.  
—Oui, chère.  
—J'en voudrais dix verges comme cela.  
—Très bien, chère. (Il va pour sortir.)  
—Ah, je voudrais que ce soit toi qui aille l'acheter en t'en allant à ton bureau. (Il va pour sortir.)  
—Ah ! Regarde bien surtout que l'étoffe soit pareille et du même prix.  
(Il sort.)

ACTE II

Dans un magasin de la rue St-Laurent.

—Avez-vous de la soie rose ?  
—Oui, monsieur.  
—J'en voudrais dix verges.  
—De quelle sorte, monsieur ?  
—Rose, rose, rose ! Vous ne pensez pas que j'en veuille de la bleue ou de la verte ?  
—Non, certainement, monsieur, mais il y en a de différents prix.  
—Envoyez la meilleure que vous avez, sans cela ma femme n'en voudrait pas.  
—Parfaitement, monsieur ; rien de plus aujourd'hui ?  
—Non, bonjour.

ACTE III

Dans la même appartement qu'au 1<sup>er</sup> acte.

—George !  
—Oui, chère.  
—Je te remercie bien de ne m'avoir pas oubliée.  
—Est-ce bien ce qu'il te fallait ?  
—Oui, mais l'étoffe n'est pas semblable à l'échantillon.  
—Pas possible !  
—Oh cela ne fait rien, je l'utiliserai bien, mais elle est d'une qualité de \$100 la verge, tandis que l'échantillon que je t'avais remis était de 39 centins.  
—Saperlipopette !

—Mais que cela ne te fâche pas je l'ai envoyée à la modiste pour m'en faire une sortie de bal et tu n'auras qu'à prendre les dix verges à 39 cts demain matin en allant à ton bureau.

(Le mari tombe évanoui ; flammes de bengale et rideau.)

FIN.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

est la prime la plus importante qui ait jusqu'à ce jour été gratuitement donnée par un journal à ses lecteurs et abonnés.

LE COMBLE DE LA DIFFICULTÉ

Jouer au bouchon sur la neige avec des gendarmes, du haut des tours Notre-Dame, un jour de grand vent, en se servant de pains à acheter comme de palets.

PETITE BRISE



La dame.—La Côte de la Place d'Armes, s'il vous plaît ?  
La policeman.—Suivez le vent, madame, il va vous y porter.

## L'ARMÉE DE L'AVENIR

Le père Maxime avait soixante-cinq ans bien sonnés. Le petit Robert avait eu cinq ans au dernier automne. Le père Maxime avait été soldat de l'Empire et portait au front une large cicatrice, glorieuse mais terrible empreinte d'une balle autrichienne. Le petit Robert n'avait jamais encore été autre chose qu'un petit garçon, et il n'avait sur le front d'autres cicatrices que celles, pas glorieuses du tout, que lui laissaient ses chutes fréquentes. Le père Maxime savait beaucoup de belles histoires vraies. Le petit Robert ne savait rien du tout. Eh bien ! malgré ces disproportions, ou peut-être en raison de ces disproportions et de bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, le père Maxime et le petit Robert formaient une paire de bons amis.

A vrai dire, cette amitié ne plaisait qu'à demi à la maman de Robert, et elle aimait beaucoup mieux voir son fils courir avec des petits garçons de son âge que de le savoir chez le père Maxime, qui ne lui racontait que des histoires de bataille, et lui mettait en tête des idées belliqueuses.

« Vous en ferez un soldat, et je ne veux pas qu'il soit soldat », disait-elle avec une moue que le père Maxime trouvait tout à fait déplacée.

Il la regardait d'un air courroucé, et murmurait entre ses moustaches des paroles qui n'étaient pas à la louange de « toutes ces petites mamans qui voudraient élever leurs fils comme des petites filles ». Alors pour s'excuser, elle disait :

« Mais si la pensée de le voir soldat n'est si pénible, c'est surtout parce qu'elle me rappelle qu'il ne sera pas toujours petit. »

Et pendant quarante-huit heures, touché des prières de la petite maman, le vieil ami ne parlait plus de l'époque où le petit Robert serait grand.

Malheureusement, au bout de ce court laps de temps, il avait oublié la résolution prise, il enfourchait de nouveau son dada, et il bombardait l'enfant de trompettes, de tambours, de cimales, sans souci des gros yeux que lui faisait la mère de Robert, qui eût préféré des jeux moins bruyants et moins essentiellement militaires.

Un certain jour de l'an, après s'être longtemps concerté avec lui-même pour savoir ce qu'il donnerait à son petit ami, le père Maxime acheta un fusil et un sabre, et quand l'enfant vint lui souhaiter la bonne année et chercher ses étrennes, il l'équipa lui-même, complétant l'uniforme en posant sur la tête de Robert un chapeau de papier confectionné par lui ; puis, ravis tous deux, ils sortirent, et bien que la maison de Robert fût très voisine de celle du père Maxime, ils trouvèrent moyen pour s'y rendre de traverser tout le village. Le bonhomme recueillait sur son passage les compliments qu'on accordait au petit conscrit, et Robert, qui avait l'oreille fine et qui ne perdait pas un mot des éloges qu'on lui prodiguait, se redressait, et sentait se gonfler dans sa poitrine son petit cœur de bébé. Ce fut une promenade triomphale.

Elle dut finir pourtant, d'autant plus que Robert avait hâte de se faire admirer chez lui. Comme son papa et sa maman le trouveraient beau ! et sa petite sœur Yeyette donc ! (Yeyette était le diminutif fantaisiste de Suzanne. Yeyette ne le reconnaîtrait pas, c'était sûr !

« Tu entreras avec moi, n'est-ce pas ? demanda-t-il au père Maxime.

— Bien certainement. »

Mais on était à dix pas de la maison quand le père Maxime répondit : « Bien certainement », et pendant le temps qu'il mit à faire ces dix pas, il changea d'avis.

Il venait de faire des réflexions qui n'étaient pas couleur de rose. Qu'allait dire la petite

maman ? n'allait-elle pas accueillir le père Maxime avec ses gros yeux ? Il ne se sentit pas le courage, un jour de l'an, de recevoir un reproche.

« Entre seul, » dit-il au petit.

Seulement il se dissimula derrière la fenêtre, et, glissant un regard indiscret à travers la vitre complaisante, il le plongea dans la chambre.

Que vit-il ? Le père de Robert, assis sur un escabeau, les deux mains sur ses genoux, et regardant d'un air pâmé d'aise son héritier. Sur les genoux de la maman, Yeyette qui riait à son frère sans songer à manger les cerises qu'elle tenait à la main ! Robert, campé sur ses petites jambes, le fusil sur l'épaule droite, la main gauche sur la poignée de son sabre, dans une pose toute martiale ; il se tenait bien droit, souriant sous son bonnet de papier. Mais la petite maman, que disait-elle, que pensait-elle ?

Il risqua un coup d'œil de son côté, et la vit, d'un air demi-souriant, demi-rêveur, piquer une plume blanche dans le chapeau de papier.

Il se frotta les yeux, croyant avoir mal vu.

Qu'est-ce qui avait donc gagné la petite maman ? Ah ! père Maxime, vous ne videriez pas de si bon cœur votre chopine si vous pouviez le savoir. Ce qui l'avait gagnée, c'est qu'elle avait trouvé le futur maréchal si irrésistible sous son accoutrement militaire, qu'elle n'avait pu résister au désir de l'embrasser. De plus, elle lui avait trouvé un air si comiquement poupon dans son attitude crâne, qu'elle avait bien senti qu'il était encore loin d'être maréchal, loin d'être soldat, loin d'être grand, et ce n'est pas l'avenir, c'est le présent qu'elle avait embrassé sur les deux joues.

Bonne petite mère !

C'est avec des baisers comme ceux-là qu'on rend les enfants heureux... plus tard, eh ! bien, plus tard, quand votre fils sera un homme, ce sera encore entre deux baisers comme ceux-là que vous lui montrerez la route qu'il devra suivre, et sur laquelle vous verrez clair avant lui, et si le devoir est d'en faire un soldat, ce sera vous qui lui poserez le fusil sur l'épaule et le sabre au côté, et c'est bien parce que vous avez le pressentiment qu'un jour il vous sera demandé d'être héroïque, que vous voudriez tant le garder tout petit ce maréchal de l'avenir.

A. VERLEY.

## PETITES CONTRADICTIONS DU LANGAGE

L'eau salée donne du poisson frais. Moins un homme a de tête, plus il la perd.

Un maladroit qui se coupe en se faisant la barbe s'emporte contre son rasoir « qui ne coupe pas ! »

## A PROPOS

Madame, qui lit le journal, fait tout haut cette réflexion :

— Ah ! les affaires de Chine sont en bien mauvais état...

La bonne, qui a fait un accident, saisit la halle au bond :

— Madame ne pourra donc pas s'étonner que sa potiche chinoise se soit cassée ce matin...

## LA SAUCE PLUS CHÈRE QUE LE POISSON

*Le blessé.* — Je suppose, maître Faucon, que nous allons poursuivre la compagnie pour \$3,000 de dommages.

*L'avocat.* — \$3,000 ! vous n'y pensez pas. 13,000 au moins, monsieur.

*Le blessé (avec surprise).* — Pourquoi exagérer ? je vous assure que je serai très satisfait avec \$3,000 si je les puis avoir.

*L'avocat.* — Possible, mais il faut aussi compter les \$10,000 que je vais vous compter pour mon action.

## L'Histoire de Jeanne d'Arc

formera un magnifique volume de plus de 400 pages, illustré par les meilleurs artistes.

## LE BANQUET DU LORD MAIRE

Chaque année le Lord-Maire de Londres offre, aux personnages de marque qui habitent la cité, un festin que Gargantua n'aurait pas désavoué. Quelques jours avant le banquet, chaque invité reçoit cinq cartes : la première est un avis officiel ; la seconde, fort bien gravée et illustrée, est la véritable carte d'invitation ; la troisième, la carte d'admission ; la quatrième, une laissez-passer pour sa voiture ; la cinquième indique la place qu'il doit occuper à table. Au dernier banquet, il a été consommé, après la soupe à la tortue, 140 plats de gibier, 400 poulets, 85 dindes, 36 jambons et 150 homards !



Robert se tenait bien droit.

Pendant ce temps :

« Qu'est-ce qu'on est quand on a une plume blanche ? demanda la petite maman à son mari.

— Maréchal » répondit-il ; car on était encore au temps des maréchaux.

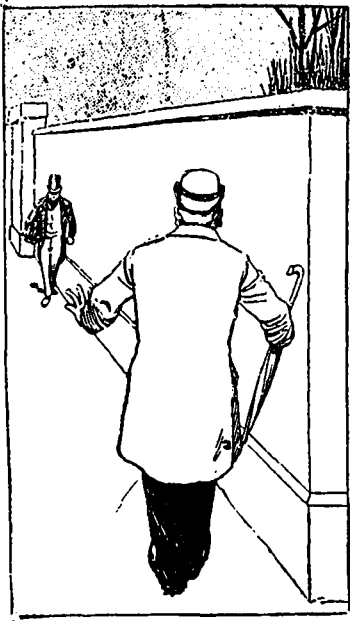
Certes il n'y avait guère de comparaison à faire entre la plume blanche d'un maréchal de France, et celle — une plume d'oie — dont elle venait d'orner le chapeau de son fils, mais elle cria : « Vive le maréchal ! » et passant à son mari Yeyette qui, gagnée par l'enthousiasme maternel, criait à sa manière : « Vive le maréchal ! » elle enleva Robert dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

Si le père Maxime n'entendait pas les paroles, il voyait les gestes, et il s'éloigna radieux.

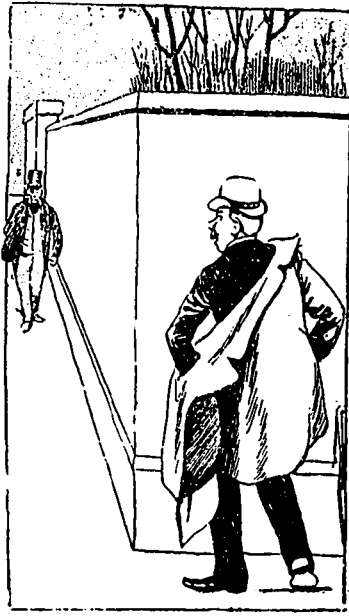
« Elle y viendra, elle y viendra, se disait-il, en riant dans sa barbe : elle se laissera attendrir, et elle m'aidera à en faire un soldat ; elle est déjà gagnée. »

Et il entra boire une chopine à la brasserie du Bon roi Dagobert.

L'ART DE ROUBLARDER SON TAILLEUR



I  
Sanslesou. — Sapristi ! Mon tailleur !...



II  
...Heureusement qu'il est un peu myope...



III  
...Attends un peu mon bon...

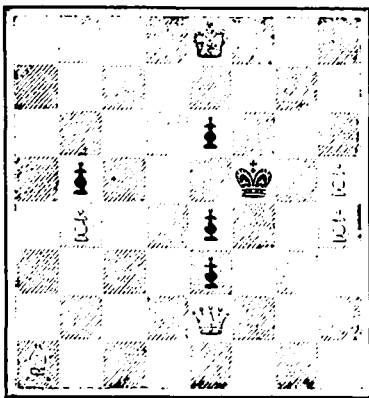


IV  
Le tailleur. — Belle femme ma foi !...

ECHECS

PROBLEMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLEME No. 4  
Par F. MASCUCCI (Gibraltar)  
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Jeux d'Esprit

VERS A TERMINER

L'ESPERANCE

Ouvrez, ouvrez ; je suis bonne —  
Je viens de loin et mes pied sont —  
Vous m'attendiez ; j'accours dès qu'on m' —  
Ouvrez ; j'arrive avec des biens —  
Prenez ceci, puis ceci, puis —  
Voilà de quoi remplir bien des beaux —  
Adieu ; j'entends une voix qui m' —  
Gardez mon nom, je reviendrai —

ENIGME

Nous pouvons tout à tour ou sourire ou pleurer ;  
Nous sommes les flambeaux et les miroirs des âmes,  
Dont tous les sentiments s'expriment par nos flammes,  
Et dans notre silence on nous entend parler.

ARITHMETIQUE

(Par JOS. PELLETIER)

De combien de marches se compose un escalier dont,  
en le montant de 2 en 2, il reste une marche ; de 3 en 3,  
deux marches ; de 4 en 4, trois marches ; de 5 en 5,  
quatre marches ; de 6 en 6, cinq marches ; et de 7 en 7,  
il n'en reste pas.

ACROSICHIE

\* O K \*  
\* I T \*  
\* E \*  
\* A U \*

Remplacer les points précédant et suivant les syllabes ci-dessus, par des lettres formant deux acrosichies.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

1 — Ile de la Mor de Sable.  
2 — Pierre précieuse.  
3 — Ville des Basses Alpes.

Composer un mot carré Syllabique sur : *Messine*.

Adresser les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLEMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ECHECS

Solution du problème No. 3.

BLANCS	NOIRS
1 — F 5 E	1 — P prend le F
2 — D échec C	2 — R prend la D
3 — C	3 — Echec et mat

Ont trouvé la solution juste :

MM. Labourdonnais ; F. Weber ; Asselin (Montréal).  
Autres solutions justes : Ach. Léo ; E. Barcelo ; Gus.  
(Ce dernier sauf erreur dans l'indication du 1er coup des blancs) (Montréal) ; O. P. Priour (Walleyfield) ; Sphinx d'Ottawa.

Le mot du Logogriphe est *Bourse* dans lequel on trouve *Ours-Robe-Boue-Roue-Or*.

PROBLEME POINTÉ

Si le ciel tombait, les alouettes seraient bientôt prises.

REBUS GRAPHIQUE

La petitesse et la grandeur ne sont pas souvent deux choses différentes.

MOT EN LOSANGE

E  
ETE  
ETALE  
ETAGERE  
ELEVE  
ERE  
E

Ont trouvé les solutions justes :  
*Logogriphe*. — MM. L. Pelletier ; Georgette ; Idola ; Rose Anna Roy ; Charlotte ; Fannie ; Armandine ; Barcelo ; Gus ; Léon ; Ducharme ; Rutra (Montréal). P. H. Hébert (St-Liboire) ; Violette ; Mme Albert Nicole ; Marguerite des Prés (Québec). Roger Bontemps (Victoriaville). Marie Blanche (Terrebonne). A. L. Larose (Ste-Julie de Somerset). Sphinx d'Ottawa. Ruthra Reinapert (Trois-Rivières). Orise (Joliette).

*Problème pointé*. — M. Marguerite des Prés (Québec) ; Aimé Richer (St-Hyacinthe).

*Rebus graphique*. — MM. L. Pelletier ; Ach. Léo ; Barcelo ; Gus ; Fannie (Montréal). P. H. Hébert (St-Liboire). Orise (Joliette). A. Guérette (Lévis). René Gervais (Québec) ; Aimé Richer (St-Hyacinthe).

*Mot en losange*. — MM. Ducharme ; L. Pelletier (Montréal). R. A. Floriset (Ste-Hénédine). P. H. Hébert (St-Liboire). Marguerite des Prés (Québec). A. L. Larose (Ste-Julie de Somerset). Sphinx d'Ottawa.

Ont trouvé des solutions ingénieuses mais pas complètement justes : MM. Rutra ; Jean Canada ; Armandine ; Albert Millette ; Léon ; Barcelo ; Gus ; Isidore ; René Gervais ; Marguerite des Prés ; A. Guérette ; P. H. Hébert ; Charlotte ; Rose Anna Roy ; Idola ; R. A. Floriset ; Georgette ; Eugénie Grignon ; Ach. Léo ;

Jos. Pelletier ; Sphinx d'Ottawa ; Alice Croteau ; E. Salliot.

MM. Jos. Pelletier ; Bertha Sentenne ; Terrina Joubert (Montréal) ; Jean Vigneaux ; Mimi L. D. ; Jean Duplain ; L. Brunet ; Eug. Brunet (Québec) ; Art. Delonne ; Dano L. Delonne (St-Henri) ; Ferdinand P. ; Julia (Joliette) ; A. L. Larose (Ste-Julie de Somerset) ; S. S. (St-Césaire), ont également envoyé des solutions justes pour le No. 43, mais elles nous sont parvenues trop tard pour être insérées.

La dernière limite pour les recevoir est le lundi, 10 hrs avant midi, et nous ne publierons à l'aventure que celles parvenues dans ce délai.

MENUS ÉPICURIENS

EN MAIGRE

*Potage à la Monaco*

*Brochet sauce au beurre d'anchois*

*Vol-au-vent à la béchamel*

*Ecrevisses en buisson*

*Choux-fleurs au fromage*

*Compote d'oranges*

*Potage à la Monaco*. — Taillez des tranches de pain de même forme, quelle qu'elle soit ; saupoudrez-les de sucre, faites-les griller de belle couleur, mais un peu pâle ; disposez les dans une soupière avec un peu de sel ; versez dessus de la crème bouillante et liez avec des jaunes d'œufs.

*Brochet sauce au beurre d'anchois*. — Le brochet étant habillé et vidé par le ouïe, après en avoir taché les intestins à l'aide d'une petite incision pratiquée au ventre, faites-le cuire à l'eau du sel et servez-le sur une serviette, accompagné d'une sauce au beurre d'anchois.

*Vol-au-vent à la béchamel*. — Mettez dans une casserole 3 onces de farine, 1 once de beurre, 1 de lait, une échalotte moyenne, un morceau de thym, une feuille de laurier, une pincée de persil et placez sur le feu pendant 20 minutes en remuant avec une cuillère de bois ; retirez ensuite du feu, passez à l'étamine et versez dans une autre casserole assez grande pour recevoir en plus douze œufs durs coupés en rouelles ; dix minutes avant de servir, remplacez la béchamel sur le feu, tournez jusqu'à ce qu'elle bouille, retirez du feu et ajoutez-y 5 onces de beurre que vous faites fondre en agitant. Après qu'il est fondu, prenez les œufs durs coupés en rouelles et douze beaux champignons tournés et coupés en deux par le travers, et garnissez-en le vol-au-vent. La béchamel ne doit pas être plus épaisse qu'une bouillie légère ; si elle était trop liée, ajoutez-y un peu de lait.

*Compote d'oranges*. — Enlevez par filets des zestes d'oranges ; piquez-les en plusieurs endroits et jetez-les dans de l'eau fraîche ; lorsqu'elles sont toutes préparées, mettez les dans un poêlon sur le feu ; après 10 minutes d'ébullition, changez-les d'eau (vous servant toujours d'eau chaude) et faites-les bouillir de nouveau jusqu'à ce qu'une tige d'épingle puisse les traverser ; plongez-les alors dans de l'eau fraîche ; mettez dans le poêlon du sirop à 20 degrés en quantité suffisante pour que les fruits soient couverts ; égouttez les oranges et laissez-les achever de cuire dans le sirop jusqu'à ce qu'il soit à 80 degrés ; puis retirez du feu, versez dans une terrine, et lorsque la compote est froide, coupez en quatre les oranges et placez-les dans le compotier en les arrosant avec le sirop. On dresse au milieu de la compote le zeste que l'on a fait blanchir et confire avec des oranges, en ayant eu le soin de le lier avec un peu de fil.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

XIII — M. LE MAIRE DU TRÉPORT

(Suite.)

—Messieurs, si je pouvais vous être utile en quoi que ce soit, j'en serais vraiment heureux ; mais je ne puis que vous répéter que nous n'avons pas le moindre indice sur le ravisseur de cet enfant.

—J'avais espéré qu'un jour ou l'autre, par exemple à la majorité de l'enfant, on vous aurait réclamé cette somme de deux cent mille francs...

Le maire secoua la tête.

—Non, Monsieur ! J'ai fait jadis toute la publicité nécessaire pour que les ravisseurs connussent l'existence de cette fortune. S'ils ne l'ont pas réclamée alors, pourquoi l'auraient-ils réclamée depuis ? Ce n'était évidemment pas des gens ordinaires... Et à force d'y réfléchir, j'ai fini par croire que ce devait être quelque famille sans enfants, qui avait trouvé bon de s'en procurer un ainsi... Et, si c'est cela, allez donc le rechercher, le reprendre à une famille qui doit l'adorer !

Roger Gardain se leva désespéré ; il ne sentait que trop la jutesse du raisonnement de M. Perrin.

—Allons, Karadeuc, fit-il.

Sulpico était resté sur sa chaise ; il ne pouvait se décider à croire qu'il fallût abandonner tout espoir.

—Ainsi, dit-il, rien, rien ! Nous allons repartir comme cela pour Trévenec ?

—Il le faut bien, hélas !

—Ah ! avoir espéré comme j'espérais !... Et rien, rien ! Ah ! je finirai par en mourir, bien sûr !

Il se leva lourdement.

—Repartez-vous aujourd'hui ? demanda le maire.

—Non, dit Roger Gardain ; je veux encore réfléchir cette nuit, et vous demander la permission de vous revoir demain.

—Je suis à votre disposition, Messieurs.

Au moment où le maire ouvrait la porte de son cabinet, sa servante frappa et entra, en disant :

—Il y a des personnes qui viennent d'arriver par le train de Paris et qui demandent à voir M. le maire.

Des personnes de Paris ! jamais M. Perrin, maire du Tréport, n'avait eu en plein hiver une journée aussi mouvementée.

Il demanda, avec un léger émoi :

—Quel est le nom de ces personnes ?

—Elles m'ont ben dit... Mais j'lai oublié.

Elle repartit en courant et revint, portant des cartes.

M. Perrin lut à haute voix :

—M. et Mme Morel... Connais pas... M. Gilbert Morel, lieutenant de vaisseau.

—Le capitaine de mon fils ! murmura Karadeuc, rougissant comme un coq.

—Faites entrer ces personnes, dit le maire, tandis qu'il serrait la main à Roger Gardain et à Karadeuc.

—A demain, Messieurs.

—Oui, à demain.

Le curé et son compagnon se retiraient tout intrigués par la présence du lieutenant Morel au Tréport.

Ils rencontrèrent l'officier et ses parents dans la grande allée à découvert qui conduit de la rue au cabinet du maire.

Gilbert reconnut aussitôt Karadeuc et s'arrêta. Il demanda gentiment :

—Que faites-vous au Tréport, Monsieur Karadeuc ?

Le matelot lui serra vigoureusement la main et voulut donner une explication de sa présence, mais cela l'embarrassa tellement qu'il demeura bouche bée. Et Roger Gardain dut venir à son aide.

—J'avais quelques affaires d'intérêt de ces côtés, dit-il ; et Karadeuc a eu la bonté de m'accompagner. Permettez-moi de vous serrer la main, Monsieur, je vous connais par votre photographie : vous êtes le lieutenant Gilbert Morel, et moi je suis le curé de Trévenec.

Gilbert tendit très cordialement la main au prêtre ; et celui-ci remarqua que cette main était moite. Il jeta alors un regard inquisiteur sur le visage de l'officier et le vit très pâle, très troublé.

—Que vient-il faire ici ?

Cette pensée avait à peine traversé son esprit que, tenant encore la main de l'officier, il disait :

—Je serais vraiment heureux, lieutenant, de faire plus ample connaissance avec vous. Et, dès que vous aurez terminé vos affaires avec M. Perrin...

—Nous nous retrouverons sur le port, Monsieur le curé.

—C'est entendu, Monsieur.

Karadeuc déliait enfin sa langue pour saluer Mme Morel et lui rappeler, en riant bonnement, leur rencontre sur le quai de Cherbourg. Mme Morel demandait des nouvelles de Mme Karadeuc, et M. Morel se tenait un peu en arrière, le visage à demi couvert par son chapeau.

En ce moment, le maire, un peu impatienté, parut sur le seuil de son cabinet.

—Ne nous faisons pas attendre plus longtemps, dit M. Morel.

Et il marcha en avant. Sa femme et son fils saluèrent Karadeuc et Roger Gardain, en disant : "Oui, oui, nous nous retrouverons tout à l'heure," et suivirent M. Morel dans le cabinet de M. Perrin.

Le prêtre dut entraîner Karadeuc, car il demeurait à la même place comme cloué au sol.

—Qu'y a-t-il donc, Karadeuc ?

—Ah ! Monsieur le curé, si je vous le disais, vous me répondriez que je perds la boule. Et, ma foi, je me demande si ce n'est pas quelque chose comme cela.

Ils arrivaient dans la rue, descendaient vers le port.

—Dites tout de même, Karadeuc.

—Non, Monsieur le curé ; je veux d'abord l'avoir revu... Mais cet homme !

—Quel homme ?

—Le père du lieutenant.

—Eh bien ? interrogea Roger Gardain avec anxiété.

—Je vous dis qu'il faut que je l'aie revu ; et jusque-là, rien !

Il s'arrêta un instant, à l'endroit où la rue se rétrécit. Il revoyait la voiture de l'escamoteur passant la tête à la portière, demandant le motif de ce grand rassemblement...

Et il dit tout anxieux :

—Ils ont bien promis, n'est-ce pas ? Monsieur le curé, de nous retrouver quand ils en auront fini avec le maire.

—Oui, mon ami.

—Alors, ça va bien : on s'expliquera tout à l'heure.

Ils descendirent jusqu'au port, s'engagèrent sur la jetée.

—Si je vous disais, Monsieur le curé, que ce lieutenant, c'est tout le portrait du fils de la marquise ! s'écria soudain le vieux matelot.

—Calmez vous, Karadeuc, calmez-vous ! J'y ai songé aussi ; mais on ne peut pas se monter la tête avec une ressemblance...

—Morbieu, je voudrais bien savoir ce qu'ils sont en train de raconter au maire de Tréport...

Il avait fallu de longs combats pour amener Gilbert à consentir à cette démarche.

Surpris par la soudaine intervention de M. Morel, il s'était bien laissé arracher son secret ; mais il en éprouvait un douloureux remords, se reprochant de n'avoir pas eu l'énergie nécessaire pour soutenir jusqu'au bout le rôle qu'il s'était tracé. Et il ne voulait plus permettre à son cœur de l'emporter sur sa volonté.

—Rien n'est changé, avait-il déclaré à ses parents, si ce n'est que je vous aime peut-être davantage ; je ne veux pas d'autre famille, je ne veux pas d'autre nom !

Qu'il ne soit plus question de tous ces chagrins !

—Soit, mon enfant !

M. et Mme Morel avaient semblé céder, et, pendant toute une journée, ils eurent l'air de s'incliner devant les désirs de Gilbert ; ils ne firent pas la moindre allusion aux choses d'autrefois.

Ils semblaient reprendre tranquillement leur vie habituelle.

Pendant cette journée, Gilbert alla, le matin et l'après-midi, au Bois de Boulogne ; pour ne pas l'accompagner, M. Morel protesta des règlements d'affaires, Mme Morel des rangements de ménage ; ils voulaient le laisser seul avec lui-même.

Ils savaient bien que, malgré toutes ses résolutions, la pensée de sa famille s'emparerait peu à peu de son esprit et qu'il en arriverait inconsciemment à désirer l'explication du mystère de sa naissance.

Gilbert, en effet, n'était pas depuis une heure dans les petites allées du bois, triste et sec à cet époque, qu'insensiblement sa pensée s'éloignait de M. et Mme Morel et appelait son père et sa mère...

Il murmura malgré lui :

—Mes vrais parents !

Il se raidissait vainement contre son cœur qui s'attendrissait.

—Je ne veux pas les connaître !... Ils m'ont abandonné !

Mais c'était là le raisonnement de son esprit ; le cœur ne raisonne pas. Et pouvait-il lutter contre ce sentiment si simple qui unit un enfant au père qui l'a créé, à la mère qui la porté dans son sein.

Il s'écria tout à coup !

—Qu'avais-je donc fait pour qu'on me rejette ? S'imaginait-on que je serais un mauvais fils ?... Ou bien suis-je né à la suite d'une faute ?... Peut-être m'a-t-on arraché à ma mère !...

Cette pensée lui fit du bien. Si cela était, sa mère n'était pas coupable de son abandon.

Il s'attachait à cette explication :

—Oui, il n'est pas possible que je sois né dans une union régulière ; il n'existe pas de parents assez dénaturés pour repousser un enfant qui sera leur bonheur... J'étais la preuve vivante d'une honte... Comme ma pauvre mère a dû souffrir ? Mais mon père, quel rôle aura-t-il joué dans tout cela ?

Et l'idée que son père l'avait rejeté lui était si insupportable qu'il l'éloigna avec horreur. Il dit fermement :

—Non, mon père ne peut pas m'avoir abandonné : c'est son sang qui coule en moi ! Je ne suis pas méchant, il ne peut pas avoir été méchant.

Et, instinctivement il cherchait un petit roman qui expliquât son abandon, en excusant aussi bien son père et sa mère.

—Qui sait si mon père n'était pas mort ?... Ou, tout au moins, absent ?... Oui, ils sont innocents de mon abandon ! Je gérais sans doute quelque famille ; on m'a fait disparaître...

Il avait une sorte de prescience de la vérité.

—Oh ! si cela était, j'aurais le droit... ce serait mon devoir de rechercher mes parents, non de me faire connaître par eux, non de réclamer le nom de mon père, mais de les aimer mystérieusement, de les consoler s'ils sont malheureux ! Peut-être me pleurent-ils encore ?...

Quand il revint, le soir, il était brûlant ; malgré le froid, il avait ouvert ses vêtements et était demeuré longtemps assis dans une allée que coupait une bise glaciale : il ne sentait rien. Les choses extérieures n'existaient plus pour lui.

Au prix d'efforts surhumains, il se montra gai toute la soirée, affirma qu'il s'était beaucoup amusé à voir les élégants dans l'allée des Acacias.

— Pauvre enfant, murmura M. Morel à l'oreille de sa femme.

Et il ajouta d'une voix étranglée :

— Il n'a pas même mis les pieds dans l'allée des Acacias.

Et tous les deux, étouffant leurs larmes, tâchaient de se montrer heureux comme Gilbert. Ils souriaient avec lui.

Le lendemain, Gilbert n'était pas encore levé que Mme Morel pénétrait doucement dans sa chambre, et s'asseyant au pied de son lit, demandait doucement.

— Quand partons nous pour le Tréport ?

Il eut un geste indigné :

— Quoi, mère ?... Encore ?

Mme Morel répliqua, avec la même douceur :

— Nous sommes prêts, ton père et moi ; nous attendons que tu fixes le jour. Il est inutile de me résister plus longtemps... Je ne veux plus que tu passes tes nuits à veiller ; tu n'as pas dormi une heure cette nuit ?... D'ailleurs, le temps presse, les courriers mondains annoncent que la famille de Montmoran quitte Cannes pour rentrer à Paris.

Gilbert eut une telle épouvante dans le regard que sa mère ajouta :

— Tu vois bien, qu'au fond, tu es de notre avis. Si la famille de Montmoran rentre à Paris, tu sera forcé de la voir avant longtemps...

Il s'écria :

— Mais, mère, je ne veux plus !

— Tu n'a pas à vouloir, tu es un enfant. Mme de Montmoran sera à peine réinstallée qu'elle t'invitera : pourras tu te présenter chez elle sans avoir éclairci ta situation... Je me demande même pourquoi Mme de Montmoran quitte Cannes, pour retrouver ici l'hiver : il y a là-dessous des raisons auxquelles tu n'es sans doute pas étranger.

Gilbert baissa la tête sans répondre. Il comprenait qu'elle ne rentrerait à Paris que pour tâcher de le voir, pour lui demander l'explication de sa fuite. Il avait préparé vingt lettres pour elle ; il n'en avait envoyé aucune.

Que lui dire, en effet ? Comment expliquer sa fuite, sans humilier les êtres si dévoués qui avaient remplacé la famille auprès de lui ?

Dans la journée, il passa à l'hôtel de Montmoran, afin de s'informer si la nouvelle de ce retour était exacte. On lui répondit qu'on n'y comprenait rien, que madame avait annoncé qu'elle passerait tout l'hiver dans le Midi et que la veille, on avait reçu une dépêche ordonnant de tout préparer : Mme arriverait demain ou après-demain au plus tard.

— Et Mlle de Montmoran ?

— Mademoiselle ! Monsieur ! Tout le monde rentre à Paris.

Gilbert revint chez lui, désespéré, épouvanté à la pensée de reparaitre devant Viviane.

M. et Mme Morel s'emparèrent alors de lui, le prièrent, le supplièrent, sentant qu'il résistait de moins en moins ; et le lendemain il se laissait emmener au Tréport, autant pour quitter Paris que pour leur obéir.

Et ils étaient enfin tous les trois dans le cabinet de M. Perrin, Gilbert anxieux, accablé, M. et Mme Morel très émus, mais pleins d'espoir et tout heureux du sacrifice accompli.

Le maire, à qui la venue de tous ces étrangers en une journée d'hiver avait un peu fait perdre la tête, s'embarrassait dans des sièges à offrir, dans les salutations. Et surtout en sa qualité de maire d'une commune maritime, il était troublé de se trouver en face d'un des héros de Fou-Tchéou.

Il demanda enfin :

— Mais à quoi, Monsieur le lieutenant, dois je l'honneur de votre visite ? Gilbert répondit en tremblant :

— Mon père va vous l'expliquer, Monsieur.

Et il se sentait attendri devant cet homme qui l'avait recueilli jadis.

— Monsieur, dit M. Morel, je vais faire appel à vos souvenirs, des souvenirs qui remontent à plus d'une vingtaine d'années.

M. Perrin se rejeta en arrière : cette entrevue commençait comme la précédente ; et une semblable coïncidence le bouleversait.

— Vous dites une vingtaine ?...

— Environ. A cette époque, un nommé Paul Moreau.

— Le prestidigitateur !

— C'est bien cela. Donc, ce Paul Moreau donnait des représentations sur les plages de ces côtes...

M. Perrin l'interrompit pour déclarer avec sympathie :

— Et il était adoré des enfants autant qu'estimé des parents, car c'était un brave et charmant garçon...

— Vous devez donc vous souvenir qu'un jour, à la fin d'un bal qui avait suivi sa séance d'escamotage, un petit enfant se trouva perdu...

— Hein !

M. Perrin s'était mis à trembler.

— L'escamoteur, poursuivit M. Morel, demanda à qui appartenait ce beau bébé... Vous vous rappelez, n'est-ce pas ?

— Si je me rappelle ! Mais, Monsieur dans quel but me parlez vous de ce pauvre enfant, que je recueillis avec bonheur et qui, hélas ! nous fut volé la nuit suivante...

M. Morel pâlit un peu et répondit assez tranquillement :

— Parce que ce Paul Moreau, c'était moi...

— Ah ! mon Dieu, s'écria M. Perrin, effaré ; mais auriez-vous découvert quel indice qui nous permet de retrouver cet enfant.

— Il est devant vous, Monsieur !

M. Perrin, les yeux agrandis, se tourna machinalement vers Gilbert, tandis que M. Morel achevait :

— C'est le lieutenant de vaisseau Gilbert Morel, que, jusqu'à ce jour, j'ai eu l'orgueil de faire passer pour mon fils. Et il en eût toujours été ainsi, si des circonstances imprévues ne m'avaient commandé de dévoiler la vérité à ses yeux et aux yeux de tous.

— Vous... l'eutenant... s'écria M. Perrin... en se levant. Permettez... Il prit Gilbert dans ses bras et le serra contre sa poitrine.

Et il balbutiait :

— Oui, permettez, n'est-ce pas ?... Vous devez comprendre mon émotion... Non, vous ne pouvez pas comprendre... Si vous saviez, mon Dieu !... Ce prêtre, et ce vieux marin qui étaient ici tout à l'heure !... Mais ce n'est pas à moi de vous dire... Attendez-moi !

— Quoi donc, Monsieur !

— Ah ! cette coïncidence !

— Mais, où allez vous ?

— Je reviens, je reviens.

Et, malgré ses soixante-dix-sept ans, il s'éloignait en courant, laissant ses visiteurs stupéfaits.

Et, le plan incliné de la rue le forçant à augmenter son allure, il renversa une femme en arrivant au musoir. Lui-même trébucha sur la pente qui descend brusquement au port.

Des pêcheurs, qui déchargeaient leur chalut, le hélèrent ; il ne répondit pas. Il ne voyait plus personne, n'entendait plus aucun appel, aucune salutation. Et les habitants du Tréport, ahuris de le voir courant ainsi, sans chapeau, la redingote gonflée par le vent, se demandaient si leur maire n'était pas devenu soudainement fou.

Il s'arrêta une seconde, pour interroger quelques matelots sur les deux étrangers, mais il n'avait pas posé sa question qu'il les apercevait au loin, tournant dans le rond point de la jetée, au pied du phare.

Il repartit sans songer à son âge, et se trouva tout essoufflé quand il arriva devant eux.

— Messieurs...

Il ne put d'abord en prononcer davantage, et il dut s'asseoir une bonne minute sur le banc de pierre.

Le gardien du phare, qui était en train de nettoyer sa lanterne, descendait pour le soigner et une foule de Tréportais se rendaient vers la jetée.

— Venez, Messieurs, murmura le maire en se levant.

Mais il ne pouvait plus aller aussi vite, et il était incapable de répondre aux questions que lui adressaient, non seulement le curé et Karadeuc, mais tous les Tréportais accourus. L'état du maire indiquait qu'il devait évidemment se passer des choses extraordinaires.

Il faisait seulement quelques gestes de la main et prononçait :

— Tout à l'heure... Tout à l'heure...

La foule les reconduisit à sa maison et alors il fit signe à deux de ses compatriotes de le suivre : un long, maigre, le premier adjoint, qui présidait aux écritures, et l'autre court, râblé, le second adjoint, qui dirigeait les pompiers ; tous les deux étaient adjoints depuis que M. Perrin était maire.

— J'ai besoin de vous deux.

Ils pénétrèrent dans la maison et aperçurent à gauche, dans l'allée, à la porte du cabinet, les visages inquiets de M. Morel et de Gilbert.

— Ah ! Messieurs, murmura M. Perrin, si vous saviez !

Karadeuc prit la liberté de taper sur le bras de Roger Gardain :

— Si c'était ce que j'ai deviné, Monsieur le curé !

Et le maire faisait entrer tout son monde dans le cabinet, qui devenait trop petit. Cela lui donnait le temps de réfléchir, de se rendre maître de ses esprits : il avait besoin de reprendre toute sa gravité pour une semblable circonstance.

Il entra à son tour, demanda des sièges qui manquaient, puis s'assit noblement à son bureau. Et il commença les présentations.

— Mes deux adjoints... M. et Mme Morel et leur fils... M. le curé de Trévenec et l'ancien quartier-maître Sulpice Karadeuc, il faut Madame et Messieurs, que nous sachions qui nous sommes, ou du moins...

Il eut un petit sourire fin :

— Qui nous croyons être. Et je vous prie de m'écouter avec religion...

Tout le monde s'inclina, excepté Karadeuc qui était absorbé par la contemplation de Gilbert.

— Messieurs, continua le maire, s'adressant à ses adjoints, je vous prie d'examiner M. Morel ici présent, et de me dire si son visage ne vous rappelle pas un homme qui portait un nom à peu près semblable et qui venait ici, il y a une vingtaine d'années... au moment des bains de mer.

Le capitaine des pompiers se leva et vint sans façon dévisager M. Morel ; puis il secoua la tête : ce visage ne lui disait rien.

— Non, déclara-t-il. Je ne me souviens pas d'avoir vu Monsieur.

Mais le premier adjoint, qui s'occupait beaucoup des choses du Casino, regarda attentivement l'escamoteur, sans quitter sa chaise ; et il dit avec assurance :

— Je vous reconnais bien, Monsieur ; il y a vingt ans, vous donniez, dans ces pays, des séances de prestidigitation, et vous vous appeliez alors M. Paul Moreau.

— C'est bien cela, affirma M. Morel.

— Et vous souvenez-vous, demanda le maire à son adjoint, d'un incident qui signala la dernière représentation donnée par Paul Moreau au Casino du Tréport.

— ...Oui... Parfaitement ! prononça l'adjoint en se passant la main sur le front. Un enfant perdu dans le bal... Recueilli par vous... Volé la nuit suivante...

— Eh ! sacrebleu ! s'écria brusquement Karadeuc, pas besoin de tant d'explications, Monsieur le maire, pour qu'on devine que c'est le marquis de Trévenec qui est là ! devant nous.

# LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

## ET LES PROFESSEURS DU FUTUR CONSERVATOIRE



ACHILLE FORTIER

ACHILLE FORTIER

M. Achille Fortier est né à Saint-Clet, comté de Soulanges, au mois d'octobre 1864.

M. l'abbé Sauvé, directeur de l'enseignement musical au petit séminaire de Ste-Thérèse, fut son premier maître.

L'élève voulut quitter son premier professeur et vint prendre à Montréal des leçons auprès de MM. Couture et Ducharme.

Bientôt encore il voulut prendre un nouvel essor : M. Achille Fortier était un résolu ; déterminé à faire sa marque dans un art ou une vocation irrésistible le poussait, il partit en 1885 pour Paris, où il entra au Conservatoire. Là, il eut l'avantage de recevoir les précieux leçons de Th. Dubois, l'éminent professeur d'harmonie. Puis M. Achille Fortier fut admis à la classe de haute composition de M. Ernest Guiraud.

En même temps il chantait avec le distingué professeur M. Romain Bussine.

M. Achille Fortier resta cinq années à Paris. Durant ce temps il fit preuve d'un tel sentiment artistique, d'une telle application à pénétrer les secrets de la science harmonique en même temps que ses qualités naturelles s'épanouissaient, que ses professeurs avaient fondé des espérances bien flatteuses sur son compte. Lorsque M. Fortier au bout de cinq ans d'études et de perfectionnement, fut rappelé au Canada par son père, le Dr Fortier, de Ste-Scholastique, ses professeurs parisiens en éprouvèrent un vif chagrin.

Ils auraient tant désiré garder l'artiste qu'ils voyaient grandir sous leurs yeux ! Ils prévoyaient si bien un avenir brillant pour cet élève vraiment privilégié, que l'un d'eux, M. Ernest Guiraud, écrivit au Dr Fortier pour essayer de le faire revenir sur sa décision. Malheureusement pour eux et heureusement pour nous, la chose n'était pas possible et le jeune, mais puissant artiste, vint se fixer à Montréal, dans l'été de 1890, où il se livra à l'enseignement avec le succès que l'on sait. Pour donner une idée de la fertilité et de la variété du talent de M. A. Fortier, il suffit de rappeler le concert qu'il organisa à l'Association Hall, le 29 novembre 1893, où tous les numéros du programme étaient des compositions originales du jeune organisateur. Ce tour de force lui valut de la part de la presse toute entière les plus flatteuses et légitimes félicitations.

Nous craindrions d'amoindrir la valeur de M. Achille Fortier en insistant sur son mérite. Mais nous avons tenu à faire connaître à tous la science de celui que la Société Artistique Canadienne a choisi comme professeur d'harmonie au conservatoire de musique qu'elle est en train d'établir à Montréal.

OSCAR MARTEL

Qui ne connaît à Montréal Oscar Martel ? Qui plus que cet artiste a jeté un lustre artistique sur le nom canadien ? Qui a plus travaillé que lui pour acquérir le talent, pour saisir ce fantôme éblouissant qu'on appelle la gloire ?

Quels efforts n'a-t-il pas accomplis ? Mais aussi, quelle récompense il a trouvée !

Comme tous ceux qui possèdent un tempérament artistique très développé, Oscar Martel éprouva l'absolu besoin de compléter ses premières études musicales sous l'influence des grands maîtres. Il se rendit donc à Liège et fut admis au célèbre conservatoire de cette ville, en 1870. Il se fit si bien remarquer, ses efforts, son application et ses progrès furent tels, qu'aujourd'hui encore on conserve à Liège le souvenir de Martel, le Canadien intelligent et appliqué. Les professeurs le



OSCAR MARTEL



CHARLES LABELLE

citent comme un exemple frappant de ce que peut la volonté jointe au sens artistique.

Il fut, tour à tour, élève d'Alard, de Ternard, de ce tant célèbre maître Wienianski, de Vieuxtemps et de Léonard.

Le Conservatoire de Paris l'accueillit avec faveur et la société des artistes instrumentistes de Paris le compte parmi ses membres.

Oscar Martel ne connaît pas le repos ; pour lui, la perfection s'éloigne toujours, mais toujours on doit la poursuivre. Aussi s'exerce-t-il tous les jours comme au temps de ses commencements.

Il a acquis, à ce régime, une dextérité, une ampleur et une justesse de sons dont on ne peut avoir idée si on ne l'a pas entendu, dans l'intimité, improviser des chants doux ou fougueux, ou traduire les œuvres des grands maîtres.

Expérimenté autant qu'artiste, nul défaut, si petit qu'il soit, ne peut échapper à son œil exercé.

Un violoniste de réputation, fort applaudi et fort encensé, jouait un jour devant lui. Oscar Martel était plongé dans un fouteuil et écoutait attentivement sans regarder l'exécutant. Lorsque le morceau fut fini, Oscar Martel dit à l'artiste :

— C'est très bien, mais cela pourrait être mieux, car vous avez un défaut capital.

Cet défaut consistait dans le maniement de l'archet.

L'artiste fut obligé d'en convenir et demeura étonné de deux choses : la première, c'est de la découverte de ce défaut qu'il ignorait ; la seconde, de recevoir, lui, violoniste très fort cependant, une leçon méritée, et qu'il a eu le bon esprit de recevoir avec reconnaissance.

Voilà le professeur de violon retenu pour le Conservatoire national que la Société Artistique de Montréal va fonder.

Pouvait-elle faire un meilleur choix ? ..

CHARLES LABELLE

M. Chs Labelle est un des professeurs les plus populaires de Montréal, un des plus estimés aussi.

Il fit de bonnes études classiques au collège de Montréal, et son éducation ne semblait pas être dirigée vers la pratique de l'art musical.

Mais une tendance invincible, une vocation ardente dont la source remontait à son enfance, lui firent abandonner, après quelques années d'exercices, la profession d'avocat pour la carrière artistique où il devait s'illustrer.

On peut dire de M. Chs Labelle, qu'en musique il est le fils de ses œuvres.

Il n'a pas eu de maîtres réputés, mais en échange il avait le génie de l'art qui lui soufflait sa passion et qui l'inspirait.

Le premier maître de M. C. Labelle, ce fut son père. C'est sur les genoux paternels qu'il apprit les premiers rudiments d'un art qui n'a plus aujourd'hui de secrets à lui révéler. Il était si ardent et si passionné pour la musique que ses progrès et son avancement furent prodigieux. A l'âge de 12 ans, son goût se manifestait si visiblement, qu'on lui confia au collège la classe de solfège et les pédales de l'orgue de la congrégation.

Ces honneurs prématurés ne le grisèrent, ce qui est remarquable. Au contraire, se rendant compte de l'importance de son rôle, il redoubla d'ardeur et acquit toutes les connaissances qui distinguent les professeurs brillants. Depuis 1874 il est maître de chapelle et il n'a jamais cessé de remplir ces fonctions, d'abord à Saint-Jacques puis à St-Henri, à Notre-Dame et enfin à St-Louis de France où il est encore aujourd'hui.

Il est l'auteur d'un petit traité d'instrumentation et



ARTHUR LETONDAL

ARTHUR LETONDAL

d'un petit traité de Solfège approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique de la province de Québec, et adopté par plusieurs grands établissements d'éducation. M. Chs Labelle a composé en outre, plusieurs motets religieux au nombre desquels un "Dies iræ" et un "Pie Jesu" d'une valeur remarquable.

Il est professeur de chant depuis longtemps au couvent d'Hochelaga et aux collèges de Montréal et de Ste-Marie de Monnoir. Ses élèves sont nombreux et bien stylés. Récemment il a été promu à la dignité de membre d'honneur de l'Institut populaire de France. Un tel professeur dans un Conservatoire est un des meilleurs éléments de succès. La Société Artistique Canadienne de Montréal l'a si bien compris qu'elle a tenu à s'assurer le concours de sa science, de son expérience et de son amour pour l'art.

M. Charles Labelle a accepté et déjà il est désigné comme professeur de Solfège dans le Conservatoire national.

A 26 ans, M. Arthur Letondal a déjà atteint à la célébrité.

Cette constatation devrait suffire pour prouver le mérite de l'artiste, mais nous aimons à nous étendre sur la nature des succès qu'il a remportés et sur les étapes qu'il a parcourues, afin que cela serve d'exemple et de soutien aux jeunes artistes qui voudront suivre sa trace mais que les difficultés de la carrière pourraient décourager au début.

Fils d'un professeur des plus sérieux qui a formé un grand nombre d'élèves de mérite, M. Arthur Letondal fit ses premières études musicales sous la direction de son père.

Dans l'étude du piano, il acquit vite une virtuosité d'autant plus extraordinaire qu'elle n'excluait nullement chez lui le style et le sentiment. Chose malheureusement trop fréquente chez les habiles exécutants qui exercent leurs doigts au détriment de leur esprit.

Mais le jeune Letondal ne se faisait pas d'illusion sur la nature de ses succès ; il comprit qu'ils n'étaient que relatifs et que son talent avait besoin d'une consécration plus élevée.

Il alla donc compléter ses études auprès des maîtres, dans les Conservatoires de Paris et de Bruxelles. Après un travail de trois années, M. Arthur Letondal nous est revenu, artiste accompli et autorisé.

A part son remarquable talent de pianiste, talent qui s'est développé dans toute sa perfection sous la direction de maîtres comme Marmontel, Mailly et de Greef, M. Arthur Letondal possède une science théorique éprouvée aux Conservatoires de Paris et de Bruxelles.

Dans cette dernière institution, il a enlevé un prix de contrepoint et de fugue au concours de 1893, dans la classe de Kufferath.

Utilisant ces connaissances, M. Arthur Letondal possède dans ses cartons plusieurs compositions finement travaillées. Il ne se presse pas de les publier, parce que, en véritable artiste consciencieux et conscient, il se méfie de la précipitation et se réserve la possibilité d'atteindre la perfection par des retouches. Ce sentiment est propre à tous les vrais artistes et l'on ne saurait le leur reprocher, mais nous espérons bien que ces compositions seront publiées avant peu et qu'elles seront accueillies avec la faveur qu'elles méritent.

M. Arthur Letondal était donc désigné au choix de la Société Artistique de Montréal comme professeur d'une des classes de son Conservatoire National.

Aussi n'a-t-elle pas manqué de retenir ses précieux services.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 96

**CAPITALISTES  
SPECLATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise  
— DE —

**FRED. R. ALLEY**

116 Rue St-Jacques  
TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

**F. KELLY**  
Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury  
MONTREAL

**POIRIER, BESSETTE & CIE**  
IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

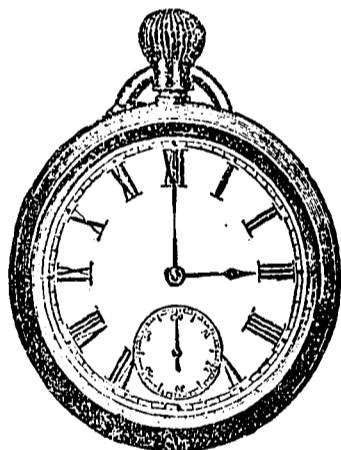
Impressions de toutes sortes exécutées  
avec soin et promptitude.

**LES PRIMES DU "SAMEDI"  
PRIMES POUR LES ABONNES.**

A tout abonné nouveau ou ancien renou-  
lant son abonnement pour SIX MOIS, LE  
SAMEDI offrira une épinglette, pour homme ou  
dame, d'une valeur de \$1.50.

A toute personne lui procurant CINQ nou-  
veaux abonnements de 6 mois, LE SAMEDI  
offrira un bracelet en argent solide d'une va-  
leur de \$5.00.

Chacun des abonnés recevra en plus l'épin-  
glette ci-dessus mentionnée.



**PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.**

Toute personne qui apportera à nos bureaux  
DIX COUPONS numérotés du SAMEDI, et la  
somme de \$1.50, recevra une montre de fabri-  
cation française, avec boîtier en métal nickelé,  
18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre,  
11 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une  
valeur de \$3.50.

Celle qui apportera CINQ COUPONS, et la  
somme de 50 centins, recevra un bracelet  
d'une valeur de \$2.00.

UN COUPON et la somme de 25 centins,  
donneront droit à une épinglette, pour homme  
ou dame.

Ces primes pourront être vues au bureau du  
SAMEDI, 516 rue Craig.

**Question d'Art**

Nous avons vu cette semaine des pho-  
tographies sortant de chez . . . . .

**M. DU JARDIN**

PHOTOGAPHE

538 RUE LAGAUCHETIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus  
artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une dou-  
ceur de tons qui en font de véritables  
tableaux. . . . .

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et messieurs, — soignez vos pro-  
pres intérêts. Il vient d'être découvert un re-  
mède vraiment merveilleux pour faire pousser  
les cheveux et pour la beauté du teint. Dans  
six semaines de temps, cette nouvelle prépa-  
ration fait pousser les cheveux sur la tête la  
plus chauve; elle a le même effet pour la  
barbe. Les dames ne devraient pas manquer  
de se procurer ce tonique si elles tiennent à  
une belle chevelure. J'ai aussi une superbe  
préparation pour blanchir le teint, qui, dans  
un mois, mettra votre peau aussi blanche que  
possible. Il ne nous est jamais arrivé de ven-  
dre deux bouteilles de cette préparation à per-  
sonne, car une seule bouteille avait suffi pour  
remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable,  
c'est que le teint une fois blanc, retient pour  
toujours sa blancheur. Elle enlève également  
les rousseurs. La préparation pour les cheveux  
se vend de la bouteille, et celle pour le teint la  
même chose. Nous env. yons chaque com-  
mande, sur reçu du montant, sans frais extra.  
Adressez vos commandes à

**R. RYAN,**

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour le  
argent; mais les personnes qui font une commande,  
nous rendraient un grand service, en ordonnant pour  
un dollar à la fois, car cela représente la quantité du re-  
mède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause  
moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**THEATRE ROYAL**

Semaine commençant lundi, le 1er Avril.  
Après-midi et soir.

Début cette Année

**"GUS. HILL'S NOVELTIES"**

Nouveaux acteurs américains et européens  
et la représentation amusante qui obtient  
de si grands succès à New-York :

**"On the Bowery"**

Gus Hill, sur la scène à chaque représen-  
tation.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés,  
10c extra. Plan de la salle visible au théâtre  
de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: PECK'S BAD BOY.

**"Shakespeare"**

de **Fortier**

**Le meilleur Cigare a 5 Cents**

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PULIC

**ESSAYEZ-LE**

LA

**Société Artistique Canadienne**

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

**PROCHAIN TIRAGE**

**3 Avril '95**

**BILLETTS ENTIERS, - 10 CENTS**

Le Numéro 43,151 a gagné le prix de \$1,000.

Do 95,527 do 400.

Do 70,131 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuite-  
ment en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-  
Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures.  
Le public est invité. Admission gratuite.

**Primes du "Samedi"**

**COUPON No 19**

En apportant au bureau du  
SAMEDI les dix coupons de  
prime, avec \$1.50, nos lec-  
teurs recevront, en échange,  
la montre dont ils trouveront  
la description à la page 15.

— NUMÉRO DU —

**6 AVRIL 1895**

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP  
AUX ENFANTS DU  
DR GODERRE**



POUR  
**GUERISON  
CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 13-21

Nouvelle Manière de Poser  
les Dentiers sans Palais  
DENTS POSES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montreal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)  
**INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR**  
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)  
MONTREAL.

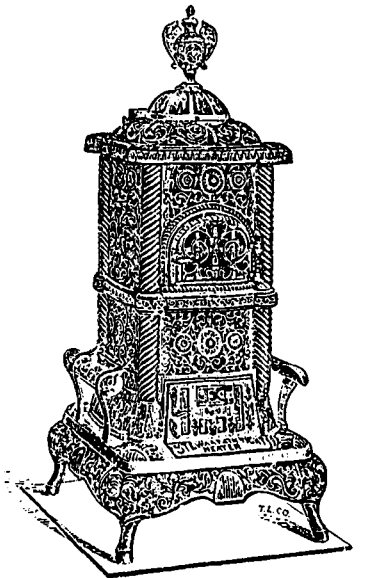
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.  
9-Oct

**JOSEPH BROUSSEAU**  
Marchand de Bois de Sciage  
Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.  
BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE ST-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1-95

**LORSQUE VOUS ETES EN DOUTES** Usez les allumettes dont votre père et grand-père se servaient. Elles étaient les meilleures de ce temps. Elles sont encore les meilleures.  
**Allumettes de E. B. Eddy**

V. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.  
**DE LORIMIER & GODIN**  
AVOCATS  
Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,  
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL  
avril 7-9

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

**Poeles** 'Fin de Siècle' — ET — 'Up to Date'  
**POELES DE PASSAGES!**

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

**GRAVEL & BOULARD**  
306 et 308 Rue St-Laurent  
(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine).

**BUTTE AUX VENTS**  
**EAU MINERALE**  
Propriété de VARENNES  
GASP. MASSUE  
Seul Agent et Embouteilleur  
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau  
MONTREAL

**IMPRIMERIE**  
**Poirier, Bessette & Cie,**  
516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.  
A meilleur marché que partout ailleurs

AUX DAMES SERVEZ-VOUS DE

**LE VIDO**  
EAU DE BEAUTE  
UN SPECIFIQUE  
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amoindrissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratuit notre livret sur la beauté.*

THE MONTREAL CHEMICAL CO.  
3216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

**JEU DE POKER!**

AUX LECTEURS DU "SAMEDI".

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centins,  
Franc de port.

En vente aux bureaux du SAMEDI.

**VIN de VIAL**

TONIQUE  
ANALEPTIQUE  
RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA  
SUC DE VIANDE  
PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN de VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

**Cie Coloniale**

**CHOCOLATS**  
DE  
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris  
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS



NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 37 et 39 rue St-Jacques.